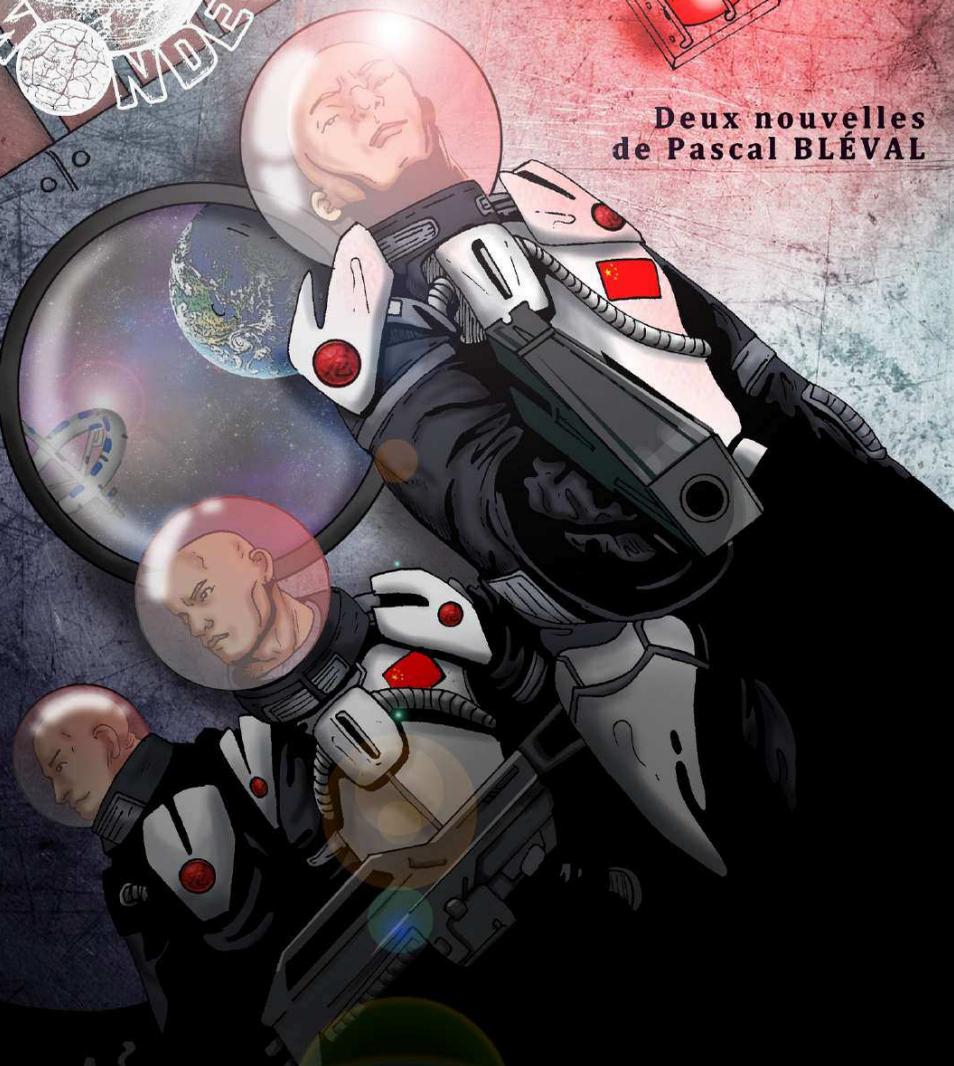


UNE ÈRE NOUVELLE



**Deux nouvelles
de Pascal BLÉVAL**



UNE ÈRE NOUVELLE
suivie de
DANS LES NUAGES ÉGARÉS...

Deux nouvelles parues sur le blog du Webzine

Y MAGINÈRES

LE WEBZINE VENU D'AILLEURS

et dans le n°2
de la revue



NOUVEAU
MONDE

11 nouvelles SFFF illustrées



Vianney 04/13

GRATUIT

Nouveau Monde N°2 - Mai 2013





Une ère nouvelle

Pascal Bléval – aka Scalp



Illustration

Vianney Carvalho



Mercredi 5 juillet 2169 – cité administrative autonome de Tianjin sur la côte est de la chine (138 km au sud-est de Pékin)

Un hélicoptère vole en direction de la municipalité de Tianjin. À son bord, Wu Chen, journaliste du site d'information « Chine nouvelle » et son cameraman, Lio Xiaolai.

« C'est n'importe quoi, dit la jeune femme. Comment le chef peut-il me demander un reportage sur la crue qui paralyse Tianjin depuis le ciel ? Il se rend compte que d'ici, je ne peux pas faire d'interviews ? Mais à quoi pense-t-il donc ?

— À votre sécurité, mademoiselle, lui répond Lio. Si le pilote estime que c'est possible sans nous mettre tous en danger, il se posera pour vous permettre de rencontrer les habitants. En attendant et en ce qui me concerne, je préfère filmer de haut plutôt que les pieds dans l'eau. »

Le regard de Wu Chen se reporte sur ce qu'il se passe en bas. Le moindre cours d'eau s'est transformé en fleuve charriant des centaines, voire des milliers de mètres cubes par seconde. La rivière Duliujian a largement débordé de son lit et inonde les quartiers environnants. Les réservoirs Tuanbowa et Beidagang ont été engloutis et on n'en voit même plus les contours. La pluie qui s'abat sur tout l'est de la chine depuis maintenant deux semaines sans discontinuer, a progressivement imbibé les sols. À présent, la terre n'est plus capable d'absorber quoi que ce soit. Les rues de Tianjin disparaissent sous deux mètres d'eau et le niveau continue de monter. Le lac Guangang lui-même s'étend désormais jusqu'au quartier résidentiel de Wuxia, dix kilomètres plus au nord.

« À ce rythme, dit Lio Xiaolai, Pékin va bientôt être touchée à son tour par la crue.

— Dirigez-vous vers la baie de Bohai, indique alors Wu Chen au pilote. Lio, on va filmer les bateaux du port. De toute façon, les gens sont trop occupés à protéger leurs affaires pour répondre à mes questions », conclut-elle. Du doigt, elle désigne une famille entassant sur une embarcation de fortune matelas, boîtes de conserve et matériel de cuisine, avant de recouvrir le tout d'une toile de tente.

Aussitôt, l'hélicoptère prend la direction de l'est. Le port de Tianjin apparaît bientôt, mais la baie n'est plus qu'une mer de coques enchevê-

trées, agglomérées les unes aux autres. Les cargos rassemblés là, surpris par la forte houle et par la montée des eaux, se sont retrouvés déportés sur les quais. De nombreuses grues se sont abattues au sol après avoir été tamponnées par des navires marchands ayant rompu leurs amarres.

« Tu crois que c'est pareil au yacht-club, plus au nord ? demande Wu Chen à son caméraman. Ça pourrait faire un bon sujet, tous ces bateaux de plaisance renversés, fracassés contre les digues du port. Il y a une justice, les riches aussi souffrent de la situation. Qu'en dis-tu ? »

Mais Lio Xiaolai ne répond pas. Il est immobile, la bouche grande ouverte et le doigt pointé en direction du large. Wu Chen se retourne et lâche son micro. Une véritable muraille liquide se dirige vers eux, accompagnée par un grondement sourd. En la voyant, le pilote pousse un juron et tire le manche de son appareil en arrière pour accélérer et prendre de l'altitude. Le raz de marée les frôle alors qu'ils parviennent à deux cents mètres de hauteur, puis le déferlement s'abat sur le port de Tianjin. En quelques instants, l'eau pénètre au cœur de la cité, après avoir renversé comme des quilles les rares grues encore debout. Les premiers immeubles à se dresser sur le chemin de la vague explosent sous la force de l'impact. Le pilote de l'hélicoptère se saisit de la radio. « Je contacte ma base à Beijing, il faut les prévenir. », dit-il à ses passagers pendant que l'émetteur accroche la fréquence de communication réservée aux urgences.

« Ici Xia-3, je répète, ici Xia-3, me recevez-vous Beijing ?

— Ici Beijing, qu'y-a-t-il Xia-3 ?

— Un raz de marée ravage Tianjin et se dirige suivant l'axe nord-ouest, dans votre direction. À vous.

— Bien reçu, nous avons déjà été avertis. Mettez-vous à l'abri, nous vous recontacterons Xia-3. »

Puis, la radio se coupe et le silence retombe dans l'habitacle. Dehors, des gens appellent au secours depuis la fenêtre de leur immeuble tandis que d'autres se font emporter et noyer par la vague destructrice.

« Il faut les secourir ! s'écrie Lio Xiaolai, affolé.

— Arrête tes conneries, l'invective Wu Chen. Cet appareil est fait pour transporter six passagers, peut-être dix maximum. Nous ne pouvons rien faire !

— Je suis sûr que les Américains sont derrière ça, murmure le pi-

lote en éloignant son hélicoptère de la ville de Tianjin. Ils ont pris le contrôle de Gaïa, la station orbitale de régulation du temps, et veulent nous faire tous périr noyés. Ils n'ont jamais accepté que le Yen devienne la monnaie d'échange internationale à la place du Dollar ! Ils nous haïssent pour cela, et parce que notre économie planifiée a supplanté leur modèle libéral à travers le monde.

— C'est vrai que nous avons perdu le contact avec notre personnel sur place, commence Wu Chen, mais les Américains aussi, non ? » Elle est étonnée par la déclaration du pilote, qui était resté silencieux jusque-là, n'intervenant pas une seule fois dans les discussions de Wu Chen avec son caméraman.

« Peut-être, mais chez eux, il fait beau. Croyez-moi, nos malheurs viennent de là-haut et les Américains sont responsables, poursuit le pilote en levant un doigt au ciel. Vous verrez que j'ai raison. »

Jeudi 13 juillet 2169 – À proximité de la Station Internationale de Régulation du Temps, Gaïa

Dans la salle de contrôle de la navette « Glorieux Espoir », le plus grand calme règne sur l'équipage. Assis sur des sièges sommaires vissés au sol métallique, une dizaine de marins font face à autant d'écrans virtuels à demi translucides. Ils observent tous avec attention les diagrammes et les messages d'alerte qui s'affichent devant eux. Ils ne relèvent même pas les yeux de leur travail au passage du lieutenant-colonel Wen Jiao. Celui-ci se penche par-dessus l'épaule d'une jeune femme aux longs cheveux blonds. Ressentant la présence de Wen Jiao, elle se recroqueville, intimidée.

« Connectez vous aux caméras du commando, sergent Tan Li », dit Wen Jiao sur un ton autoritaire.

Aussitôt, Tan Li fait apparaître un nouvel écran virtuel qui se divise en dix carrés, un pour chacun des membres du commando. Matricule et caractéristiques basiques s'affichent en haut à gauche de chacun des dix rectangles : rythme cardiaque, souffle, taille de la pupille, tension. On y voit également l'intérieur d'une petite navette se terminant par une porte dotée d'une poignée en forme de volant. Deux rangées de soldats se font face. Ils ont le visage grave, résolu. Une alarme se déclenche et

ils abaissent la visière de leur scaphandre. Un choc soudain interrompt la course de la barge de débarquement et la sirène s'éteint.

« Ont-ils bien accroché la cible ? Ont-ils reçu une demande d'identification depuis la station orbitale ?

— Aucune tentative de contact à reporter jusqu'ici. La procédure d'arrimage est en cours, le tunnel de transfert se déploie en direction du sas extérieur de Gaïa. Introduction du commando dans une minute », répond le Sergent Tan Li en faisant apparaître le décompte des secondes restantes avant le lancement de l'opération d'infiltration.

Lorsque le minuteur affiche zéro, le sas de la navette s'efface devant les soldats chinois. Ils se précipitent en avant puis se déploient dans

**« Il est mort », déclare
Wang Xue »**

les couloirs de Gaïa. Le premier individu qu'ils croisent est allongé au sol, sur le ventre. Il bloque une porte qui s'ouvre puis se referme en chuintant, inlassablement.

« Il est mort », déclare Wang Xue, le chef d'escouade, après avoir retourné le corps inerte du bout du pied, et observé quelques instants les yeux grands ouverts, fixes, du cadavre. « Formez quatre groupes de deux, fouillez tout le périmètre. Rendez-vous à la salle de l'ordinateur central. Jin, Liu, avec moi. »

« Qu'est-ce que ça signifie ? demande Wen Jiao. De quoi sont-ils morts ? Arme à feu ?

— Je dirais agent biologique » répond Wang Xue en retournant le cadavre sur le dos. Le visage du mort est constellé de plaques rouges et la plupart de ses dents manquent à l'appel.

« Gardez les scaphandres de votre escouade hermétiquement fermés jusqu'à nouvel ordre, Sergent-chef Xue. Poursuivez la mission et rendez compte toutes les soixante secondes.

— Reçu. »

Les soldats reprennent leur progression au sein de la station orbitale. Cinq nouveaux cadavres sont dénombrés, tous porteurs de larges marques rouges sanguinolentes au visage et sur les membres. Quelques minutes plus tard, les Chinois parviennent à la salle de contrôle centrale. Cette fois, la porte refuse de s'ouvrir.

« À vous de jouer, Jin. En douceur.

— C'est comme si c'était fait, Sergent-chef. »

Jin Yifu dépose un module électronique de hacking sur la serrure de la porte, puis compose une série de codes sur le clavier de l'appareil. La porte s'ouvre aussitôt, révélant au bout de quelques instants l'intérieur de la salle de contrôle de Gaïa : l'écran 3D de l'IA principale en occupe le centre. Il affiche un message simple, en trois mots :

« Allah est grand »

Lundi 17 juillet 2169 – Air Force One – 2 h 59 heure locale US

Le vice-président des États-Unis d'Amérique Jeremiah Stibons reste stoïque, droit comme un I dans ses habits froissés du dimanche, pantalon court et gilet gris assorti. Lui a été embarqué presque de force à bord d'Air Force One, en compagnie d'une poignée de « privilégiés ». Sa femme a eu moins de chance. Elle ne faisait pas partie de la liste blanche. Quelqu'un, quelque part, a dû décider qu'elle n'était pas « essentielle ». À cette pensée, Jeremiah serre les poings de rage et sa respiration se fait précipitée. L'occasion de te venger arrivera bien assez tôt, Jeremiah, calme-toi, se dit-il pour faire retomber sa colère...

Assis sur un fauteuil confortable, vêtu d'un simple peignoir en grosse laine et les cheveux encore humides de la douche qu'il vient de prendre, le président Leonard Bommer ne remarque pas le trouble qui a saisi Jeremiah Stibons. Il lit et relit le docu-

“Jeremiah serre les poings de rage”

ment que celui-ci lui a remis quelques minutes auparavant.

« Les Chinois ont fait quoi ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries, Stibons ? Ils ont complètement perdu les pédales, ou quoi ? »

Bommer retombe sur son fauteuil, le souffle court. Les nouvelles que son vice-président vient de lui apporter sont tout simplement trop stupéfiantes. Trop irréelles. Il secoue la tête, ce qui fait trembler ses bajoues et évoque dans l'esprit de Jeremiah l'image d'un gros flan jaunâtre. Le départ de la maison blanche en plein milieu de la nuit, d'une heure auparavant avait été plutôt précipité. Mais Jeremiah ne peut s'empêcher

de se demander au nom de quoi tant d'efforts ont été déployés dans le but de sauver le président Bommer. Surtout quand tant de gens plus méritants ont été laissés sur place, à la merci de la montée des eaux. Ils doivent tous être morts, à présent... Le raz de marée... pense Jeremiah. Il se reprend, puis il poursuit d'une voix égale.

« Les dernières images en provenance de l'espace environnant la Station Internationale de Régulation du Temps montrent la navette chinoise « Glorieux espoir » en approche rapide. Une barge harponneuse s'en détache ensuite, qui se connecte au sas extérieur de Gaïa. Nous ne pouvons faire que des suppositions sur ce qui s'est passé ensuite puisque, comme vous le savez, nous avons d'ores et déjà perdu tous contacts avec la station depuis deux semaines.

— Je me rappelle de ça, je ne suis pas encore sénile. Ils disaient avoir été infectés par un virus informatique.

— Pas informatique. Un véritable virus, monsieur le président. Vous avez ordonné leur mise en quarantaine à ce moment-là, puis les caméras de la station ont cessé de retransmettre.

— Ah oui, c'est vrai, je me souviens », dit le président en se passant une main dans ses cheveux blancs. « Continuez, Stibons. »

« Hier soir, à 22h05 précisément, nous avons recommencé à recevoir des images en provenance de Gaïa. Elles montraient le commando chinois ratissant la station, ainsi qu'un certain nombre de corps immobiles. Morts, selon toute apparence. Nous les avons identifiés, il s'agissait des membres du personnel de la station.

— Mort violente ? Par balle ?

— Par maladie ou sous l'effet d'une bactérie, à en juger par l'état de décomposition avancée de la plupart des cadavres.

— Pourquoi n'ai-je pas été prévenu, Stibons ?

— Nous l'avons fait, mais vous nous avez ordonné de ne pas vous déranger. Vous aviez eu une journée... Difficile...

— Il fallait insister, Stibons ! », s'exclame le président Bommer en redressant le menton en direction du vice-président.

— J'entends bien, monsieur, répond Stibons, diplomate.

— Que comptez-vous faire, à présent ? demande alors Bommer.

— Lorsque le contact a été rétabli avec Gaïa, nous avons tout de suite tenté d'en reprendre le contrôle à distance. Mais les Français nous

ont devancés, et ils ont coupé notre ligne sécurisée.

— Vous vous enfoncez, Stibons. Poursuivez.

— La tentative française a presque réussi. Même s'ils ont compromis notre propre capacité d'accéder à Gaïa, nous pensons qu'ils ont été finalement éjectés par le dernier pare-feu. Nous avons pu remonter la trace de ce hacking et détecter l'origine géographique des différentes personnes responsables. Le signal provenait d'un petit village perdu dans les Alpes du nom de Kirken. Coincé entre la France et la Suisse. Le Lieutenant Emma Simon y a pris sa retraite il y a six ans. Ses états de service au sein du contre-espionnage informatique de son pays nous font supposer que c'est elle qui dirigeait l'équipe française.

— Continuez, Stibons.

— Malheureusement, il s'avère que leur tentative de hacking s'est également soldée par une dépressurisation de Gaïa. Il est possible que les soldats chinois n'aient pas eu à pâtir de la perte d'oxygène puisqu'ils portaient leurs combinaisons. Nous ne pouvons pas avoir de certitude sur ce point, car les communications ont à nouveau été rompues aussitôt après la dépressurisation. En revanche, il est à craindre que le virus qui a décimé l'équipage retombe dans l'atmosphère terrestre dans les prochaines heures.

— C'est ridicule. Tout le monde sait qu'un virus ne survit pas dans l'espace.

— Sauf s'il s'agit du Zirc-01Z, monsieur le président. Il a même été conçu précisément dans ce but. Son seul défaut, au stade de développement où en était le projet, va s'avérer un point positif étant donné les circonstances : le virus ne peut pas franchir les champs de force.

— Qu'est-ce que vous me chantez, Stibons ? C'est de la science-fiction, tout ça. Vous avez perdu la boule, ma parole !

— Pas du tout », continue le vice-président en tendant une nouvelle feuille à Bommer.

« Qu'est-ce que c'est ? » demande ce dernier sans daigner se saisir du document.

— L'ordre, signé de votre main le 15 juillet 2160, d'initier le projet « Pluie du Ciel » et de lui trouver une source de financement. La première version viable du Zirc-01Z a été mise au point il y a moins de trois semaines. Le rapport vous en a aussitôt été remis, mais vous vous

en souvenez certainement. Une fois qu'une personne a été infectée, le virus n'est transmissible que par transfusion sanguine. Le but était de provoquer une épidémie ciblée dans le temps et dans l'espace, pas une pandémie incontrôlable.

— Bien sûr », murmure Bommer, les yeux dans le vague. « Et donc, que comptez-vous faire au sujet de Gaïa ? Qu'attendez-vous pour ordonner l'extraction des personnes responsables de ce hacking côté français ? Qu'ils réparent le merdier dans lequel ils nous ont fourrés ! », ajoute-t-il en criant.

« Nos avions des hélicoptères, ils sont cloués au sol dans leurs bases par des tornades, lorsqu'ils n'ont pas été engloutis par des raz de marée probablement provoqués par le commando chinois qui contrôle Gaïa.

— Probablement ? Par qui d'autre, sinon ?

— Les cités autonomes stratosphériques dirigées par Milton Jay et stationnant toutes au-dessus de la couverture nuageuse, par exemple. Leurs habitants n'ont pas eu trop à se plaindre des récents événements, jusqu'à preuve du contraire.

— Vous vous oubliez, Stibons. Milton est mon grand-oncle du côté de ma mère et je le connais bien, pour avoir vécu les quinze premières années de mon existence à ses côtés. Il est incapable de la moindre violence, même en pensée. À priori, je suis le seul de la famille à avoir hérité du gène de la fourberie », ricane Bommer. « D'un autre côté, les gens changent parfois avec le temps. Demandez-lui de nous amener les Français responsables du hacking de la station. Nous verrons bien si ses bateaux volants sont eux aussi victimes de tornades. Attendez que nous soyons en sécurité dans le bunker avant de lui envoyer ce message, par contre. Je sais qu'il est très improbable que quelqu'un s'avère capable de remonter la trace d'un message émis par Air Force One. De plus, cet avion est sans doute le plus furtif qu'il soit possible d'imaginer. Mais je n'ai pas construit ma carrière sur des probabilités, seulement sur des certitudes. On se comprend, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, monsieur le président », répond Jeremiah Stibons. Lennard Bommer se replonge alors dans la rédaction d'un communiqué et adresse un geste vague en direction de Stibons pour lui signifier que l'entretien est terminé. Jeremiah Stibons se détourne et quitte les appartements présidentiels. Il se retrouve dans un couloir encombré d'appa-

reils de communication, dans la cohue des agents de liaison tentant de rétablir le contact avec l'extérieur. Et notamment, avec le bunker destiné à accueillir Lennard Bommer, sa famille et les rares membres du gouvernement et cadres de l'armée encore en vie. Il esquive de justesse un officier qui marche droit devant lui sans regarder, les yeux fixés sur une liasse de documents et qui ne le remarque même pas. « De rien, crétin », murmure Jeremiah en franchissant la porte qui mène à la salle de repos hâtivement aménagé dans un recoin à proximité du poste de pilotage. Il rallume la cafetière et patiente quelques instants que le breuvage noir se réchauffe, avant d'embarquer le tout et de revenir sur ses pas, dans le couloir principal. Il s'arrête auprès du sergent Liane Kazay. Il lui tapote l'épaule et elle se retourne vers lui, affichant un large sourire en le reconnaissant.

« Tout va bien, élève officier Kazay ? demande-t-il tout d'abord en prenant un ton officiel. Tu as l'air crevé, Liane. Ça tombe bien, j'ai apporté du café. Tu en veux ?

— Impossible, je suis de service, monsieur le vice-président. »

Sans un mot, Jeremiah passe une main dans les cheveux blonds de Liane pour les démêler. La jeune femme rougit et sourit de plus belle, un peu gênée.

— Allons, reprend alors Jeremiah. Tu peux m'appeler par mon prénom. Je te faisais sauter sur mes genoux quand tu étais petite, tu t'en souviens sûrement, non ?

— Oui, mais... Je ne pourrais pas, monsieur, même si vous m'en donniez l'ordre. Le protocole, vous comprenez, dit-elle en inclinant la tête de côté pour désigner un officier debout dans le couloir, deux mètres plus loin. »

Les yeux dans la vague, l'arrière de son crâne collé contre la cloison métallique, il semble déconnecté de la réalité. Jeremiah se retourne vers Liane.

« Je comprends. Par contre, tu vas aller te reposer un peu. Ordre du président. Qui est aussi ton oncle, si j'ai bonne mémoire. Il m'a chargé de prendre ta place jusqu'à la fin de ton quart, alors file. Je m'arrangerai avec tes supérieurs, insiste-t-il en voyant Liane hésiter.

— C'est que... Je ne voudrais pas qu'on croie que je suis là parce que... Enfin, grâce à mes liens avec... bredouille-t-elle en se

levant à moitié.

— C'est un ordre, sergent », s'exclame Jeremiah, suffisamment fort pour que ses voisins et l'officier au regard absent sursautent et se tournent vers Liane.

Le visage cramoisi par l'embarras, celle-ci s'éclipse aussitôt en direction de la salle de repos, un gobelet fumant entre les mains.

— Ordre du président Bommer, insiste Jeremiah. Je remplace le sergent Kazay jusqu'à nouvel ordre.

Sans rien dire, les agents entourant Jeremiah Stibons remettent leurs casques radios et fixent à nouveau leurs écrans de contrôle. Un léger sourire amer se dessine sur les lèvres de Jeremiah lorsqu'il commence à rédiger son message à destination de Milton Jay.

« Ordre du président ». Les mots résonnent dans sa tête. La phrase passe-partout qui ouvre toutes les portes. Si on lui demande pourquoi il est assis à la place de Liane Kazay ? Ordre du président. Pourquoi il s'apprête à envoyer un message au gouvernement des cités volantes ? Ordre du président !

C'est presque trop facile.

À moins qu'un officier supérieur, amiral ou bien général... Une voix bourrue éclate au bout du couloir.

« Que faites-vous là, sergent ? Retournez à votre poste immédiatement ! Quoi ? Qui ? Je me fiche de ce que vous a dit Stibons ! Ce civil n'a pas la moindre autorité sur Air Force One ! »

Eh merde, le général Hamilton... Des bruits de pas se rapprochent tandis que Jeremiah se hâte de finir d'écrire son message. Puis, juste avant de l'envoyer, il désactive l'algorithme chargé de masquer l'origine de l'émission radio en le redirigeant vers des antennes placées en orbite autour de la terre. Il a tout juste le temps de voir s'afficher l'avis de réception qu'une main s'abat sur son épaule et le tire en arrière, l'obligeant à se lever. Il se retrouve nez à nez avec le général Hamilton, qui le regarde d'un air mauvais.

« Qu'est-ce que vous venez de faire, Stibons ? Je vous ai demandé ce que vous veniez de faire ! »

Face à l'absence de réaction de Jeremiah, Hamilton le pousse sur le côté et se penche sur l'écran pour lire le message qui y est toujours affiché.

« Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Qui est Emma Simmon ?

Pourquoi un message a-t-il été envoyé sans que j'en sois averti ? Mais... Bordel ! Pourquoi le brouillage radio a-t-il été désactivé sur ce poste ? — Ordre du président Bommer », répond instinctivement Jeremiah.

Fou de rage, Hamilton se tourne vers lui, le saisit par le col et lui donne un violent coup de poing en plein visage.

« Je t'en foutrai, moi des « ordre du président », espèce de traître ! Mettez-moi ça aux fers et silence radio immédiat ! »

Mélanie, tu seras bientôt vengée, je te le jure. Cet immonde salopard de Bommer paiera pour tous ses crimes, songe Jeremiah avant de sombrer dans le néant.

Dehors, sur la trajectoire d'Air Force One, une tornade menaçante commence à se former.

Lundi 24 juillet 2169 – à proximité de Kirken – Hautes-Alpes, France – 21 h 18

Le galion l'Insoumis surfe sur l'écume de la couverture nuageuse qui s'étend à perte de vue, blanche et moutonneuse. La fine bulle irisée du champ de force qui entoure et protège l'immense bateau volant, miroite en renvoyant l'éclat aveuglant des rayons du soleil. Sur le pont supérieur, des marins en combinaison jaune s'activent à remballer le matériel en prévision d'une plongée vers le monde d'en bas – celui des rampants – puis ils refluent à l'intérieur des coursives, avant de fermer hermétiquement les portes derrière eux. D'autres équipes, armés de bâtons détecteurs, les remplacent et scrutent les moindres défauts dans les joints des voies d'accès vers l'extérieur. L'appareil d'un des agents crépite soudain lorsqu'il le passe à proximité des gonds d'une porte. L'homme active son module-com, et l'image du second, Halfrid Turner, lui apparaît en un hologramme verdâtre, translucide et en trois dimensions.

« Ici équipe d'analyse sup-A. Vous pouvez envoyer une équipe de calfeutrage au pont supérieur, écouteille 3cz. À vous.

— Bien reçu, et bon travail. Combien de portes vous reste-t-il à analyser ?

— C'était la dernière, les autres sont ok. Terminé. »

L'homme déconnecte alors son module-com et adresse un geste de la main à ses équipiers. Ceux-ci, occupés à ranger leur propre matériel, hochent de la tête et le suivent dans les coursives, leur mission achevée. À l'autre bout de l'Insoumis, le Capitaine Jacques Mecker observe d'un œil attendri le visage lisse, aux joues encore rondes, de sa fille Natalie. Elle vient enfin de s'endormir, apaisée par les paroles rassurantes de son père. Et surtout, par sa présence à ses côtés. Jacques se relève sans bruit, au moment où une légère vibration l'avertit que son second, Halfrid Turner, cherche à le joindre. Refermant la porte de la chambre derrière lui, Jacques se rend alors au poste de commandement. Halfrid Turner, s'y trouve déjà, veillant au grain, debout à côté du fauteuil du Capitaine. Dans la pièce règne une agitation fébrile, mais organisée. En véritable maître d'orchestre, Halfrid Turner distribue ses ordres d'une voix calme et ferme. Il est aussitôt obéi, sans discussion. C'est un bon chef, se dit Mecker. Il me succédera probablement.



« Où en sommes-nous ? demande Mecker après s'être installée sur son fauteuil – son trône, comme il l'appelle.

— Le module relais de régulation du temps fonctionne à merveille, répond Turner sans se retourner vers son capitaine. Il affaiblit la tempête juste assez pour permettre à notre champ de force de faire son travail.

— Et le village Kirken ?

— Nous avons pris du retard. Notre arrivée est désormais prévue dans dix minutes selon l'officier de navigation Bouin.

— Et pour le message à destination des habitants de Kirken ?
 — Il continue de tourner en boucle. Nous avons eu dix retours jusqu'à présent. Dix familles, trente-six personnes dont Emma Simon, son mari et leur enfant. À ce propos, Capitaine... Commence Turner, hésitant.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— En parlant de famille... Êtes-vous sûr qu'il soit bien prudent d'avoir emmené votre propre fille avec nous ? Le danger de contamination à lui seul...

— Jusqu'à preuve du contraire, il a été établi que les champs de force bloquaient efficacement le virus. Je n'ai donné l'ordre de calfeutrer le navire que pour ne pas laisser la moindre place au hasard, et aussi pour rassurer l'équipage. Concernant la présence de Natalie sur ce bateau... Elle est tout ce qu'il me reste de sa mère, Halfrid, continue Jacques d'une voix soudain lasse. Je ne pourrais pas supporter de la savoir loin de moi. Les gens sont ainsi faits, parfois, qu'ils préfèrent savoir leurs proches affrontant des dangers connus à leurs côtés, plutôt que confrontés à des périls inconnus. Ici, je peux la protéger. Là-bas, sur Utopia, Dieu seul sait ce qui pourrait lui arriver en mon absence. »
 Jacques se racle la gorge puis reprend, sur son ton de commandement habituel :

« À présent que nous avons évacué ce problème d'ordre personnel, avez-vous autre chose à me signaler, Halfrid ?

— Oui, Capitaine. Cela concerne l'évacuation de Kirken. Les ordres du président Jay sont formels, ils ne concernent que les Simon. Êtes-vous sûr de vouloir...

— Personne ne sait combien de temps le virus continuera d'infecter l'eau de pluie. Peut-être deux jours, peut-être un siècle. Vous seriez capable d'abandonner tous ces gens, dans ces conditions, et si vous aviez la possibilité de les sauver ?

— Non, bien sûr que non. Je me contentais de dire...

— Vous faisiez votre travail de relais. Je fais le mien, qui est de prendre les décisions, jusqu'à nouvel ordre. »

À cet instant, un voyant rouge se met à clignoter au dessus d'un large écran radar disposé au centre de la pièce. Un marin s'en approche et passe la main au-dessus du message d'alerte, qui s'affiche en gros plan.

« Au rapport, marin Jagger, lui indique le Capitaine Mecker depuis son fauteuil.

— Un raz de marée vient d'être signalé à proximité de Kirken. Le village est sur la trajectoire de la vague. Selon les premières estimations, les habitations seront totalement submergées d'ici une soixantaine de minutes, peut-être un peu plus.

— Gaïa a été averti ? interroge Mecker.

— La station ne répond plus, pour le moment, répond Turner. Nous avons perdu le contact il y a une vingtaine de minutes.

— Bien. Préparez-vous à plonger, messieurs, car il n'y a plus de temps à perdre si nous voulons avoir le temps de sauver qui que ce soit. Nous devons prendre le raz de marée de vitesse. Une fois stabilisés à la verticale du village, utilisez toutes les chaloupes, s'il le faut.

— Capitaine, si vous me le permettez, commence Turner...

— Vous avez entendu mes ordres. Ils ne changeront pas. Relayez-les auprès du chef navigant. C'est bien compris ?

— Ce sera fait, Capitaine Mecker », répond Turner en saluant d'un geste sec.

Puis, il s'éloigne en direction de l'officier de liaison chargé des communications d'urgence.

« Mettez-moi en contact avec le poste de navigation, matelot », ordonne-t-il d'une voix cassante.

Il lui faudra quand même apprendre la patience, s'il souhaite prendre ma place, pense le Capitaine Mecker en souriant.

Lundi 24 juillet 2169 – Hameau de Kirken – Hautes-Alpes, France – 21 h 27

Marc Delgan referme la porte de la cave derrière lui. Il actionne l'interrupteur et le plafonnier s'allume, répandant une faible lumière jaune dans la pièce. Marc s'approche des étagères du fond et en détaille le contenu. Des packs d'eau minérale, des jus de fruits, des boîtes de conserve accompagnées de quelques grands crus. Il se saisit de l'un d'entre eux, un château Margaux de 2102, et le débouche en un seul geste rapide. Puis, il s'assoit avec lourdeur et pose la bouteille sur une table métallique. Il s'empare d'un verre qui traînait et le remplit. En

coulant, le liquide rouge sombre produit un son cristallin qui fait sourire le vieil homme. Il le garde plusieurs secondes en bouche avant de l'avalier, puis il passe une main distraite sur la surface mate de la table. Un rectangle vert clair y apparaît en surimpression, accompagné d'une courte phrase descriptive : « jauge de puissance du bouclier de répulsion ». Puissance maximum, tout va bien, songe Marc avant d'ajouter, à voix haute : « Je lève mon verre à l'invention la plus impressionnante du 21^{ème} siècle, j'ai nommé le champ de force ! C'est un sacré foutu parapluie ! Au moins, on a les pieds bien au sec. ». Il se remplit un nouveau verre, le vide en quelques gorgées rapides et le repose avec un léger rot de satisfaction.

Puis, il fait glisser ses doigts sur la surface plane de la table. Un clavier virtuel se déploie sous ses yeux, et il en enfonce plusieurs touches. Des écrans de contrôle en réalité augmentée viennent flotter autour de lui. L'un d'eux – qui fait office de vidéophone, en temps normal – reste obstinément gris depuis que les réseaux télécoms – réquisitionnés dans le cadre de « l'effort de guerre » – ont été coupés deux semaines plus tôt. Un message du ministère de l'intérieur y est d'ailleurs apparu la veille. Il affiche la recommandation de rester chez soi et d'éviter tous contacts avec l'eau de pluie, sans préciser de raison. Un autre moniteur retransmet des images de l'extérieur : on y voit l'eau de pluie glisser sur le champ de force comme sur du plastique transparent. Au-delà de cette muraille irisée, la visibilité est quasi nulle la plupart du temps sauf lors de brèves accalmies. Rien à signaler...

Marc se ressert en vin et pointe du doigt une icône en forme de triangle sur l'écran virtuel central, lorsqu'un grondement sourd suivi d'une légère secousse l'interrompt dans sa séance de dégustation. L'alarme de la maison se déclenche aussitôt, et Marc pose son verre sur la table pour se protéger les oreilles.

« Bon Dieu, qu'est-ce qu'il se passe encore ! s'écrie-t-il. On n'est donc jamais tranquille ? Un grand cru, ça se respecte, merde ! »

Une soudaine baisse de tension fait grésiller la lape du plafonnier et la luminosité des écrans faiblit l'espace de quelques secondes. Marc aperçoit alors un petit rectangle rouge sombre, presque noir, qui clignote dans le coin droit de la table : la jauge du groupe électrogène. Encore deux jours à ce rythme et on n'aura plus de jus... Et puis, il faut que

je change le moteur du générateur, mais où trouver des pièces pour un aussi vieux modèle ? Je vais passer voir les Simmons, ils ont l'air bien équipés. Et puis, ils m'ont promis une de leurs batteries de secours. Bon sang, ils vont de nouveau me demander de régler leur champ de force... La barbe...

Un nouveau choc ébranle la maison et la bouteille de vin bascule sur le côté. Marc la rattrape in extremis et la rebouche en jurant, puis il la pose à terre en la calant entre ses pieds. Lorsqu'il se tourne à nouveau vers ses écrans de surveillance, il ne remarque toujours rien d'anormal. Les ruelles pavées de grosses pierres et de terre disparaissent sous l'eau. Marc suit des yeux la trace du serpent de boue qui traverse le hameau de Kirken en sinuant. Il s'arrête quelques instants sur les halos lumineux des lampes tempête qui ornent les nids d'aigles des habitations. Elles crèvent çà et là une atmosphère rendue fantomatique par la pluie battante. « Foutu temps de merde, grommelle Marc. C'est pas une tempête, c'est un foutu fleuve vertical, voilà ce que c'est. Ça ne finira donc jamais ? », soupire-t-il en regardant vers le ciel. Puis, il change l'angle de vue de l'une des caméras d'un mouvement vif de son doigt sur la table, balayant l'espace en direction du Sud. De ce côté, Loin en contrebas, il devine à peine le lit de la Duigne – une rivière asséchée depuis plusieurs décennies et qui a complètement englouti la vallée, à présent. Mais à l'horizon... Marc blêmît en comprenant soudain la nature de la muraille mouvante et sombre qui se précipite dans sa direction. « Bordel de merde, un raz de marée, maintenant ? » s'exclame-t-il, atterré.

À cet instant, un troisième grondement fait soudain trembler les murs autour de Marc, lorsqu'une formidable vague sortie de nulle part vient s'écraser sur les premières maisons du village. Une des étagères s'écroule, répandant son contenu de boîtes de conserve à travers la pièce. C'est cet instant que choisit le moteur du générateur électrique pour rendre l'âme. Les lumières de la cave de Marc et les écrans de son ordinateur s'éteignent. Le ronronnement sourd du groupe électrogène se tait, laissant planer un silence menaçant.

Marc se lève aussitôt et, fouillant au jugé dans une étagère, il y trouve une vieille bougie. Il l'allume avec le briquet qui ne quitte jamais sa poche, une faible lumière baigne la pièce d'une aura jaunâtre. Cela permet tout juste à Marc de se repérer et de se diriger vers le groupe élec-

trogène, coincé sous une table à côté d'un lourd coffre aux parois en plomb. En jurant, Marc pose sa bougie et ouvre le caisson plombé. Il en sort un générateur de secours et le branche sur le réseau électrique de la maison. Marc dérive la quasi-totalité de l'énergie vers le champ de force et celui-ci se réactive aussitôt. En revanche, les lampes se rallument en grésillant et sautent par intermittence. Cela ne tiendra pas très longtemps, une heure, peut-être même moins. Avec un peu de chance, ce sera suffisant pour résister à cette foutue vague. Dans le cas contraire...

Faut bien mourir de quelque chose, pas vrai ?

Marc se relève péniblement, lorsque des coups se font entendre contre la porte du fond. Plus personne n'emprunte les tunnels depuis la dernière guerre, c'est étrange.

« Qui est là ? demande Marc, la main sur le loquet.

— C'est moi. Emma Simon. Je suis... avec Anton. Ouvrez-moi... s'il vous plaît. »

La voix d'Emma est hachée, comme si elle éprouvait la plus grande difficulté à parler. Marc ouvre la porte, laissant passer un cosmonaute jaune fluorescent portant un enfant dans ses bras.

« Qu'est-ce que c'est que ce déguisement ? On n'est plus à Halloween. Où est Scott ? Qu'est-ce qui vous arrive, ça ne va pas ? demande Marc en voyant Emma s'appuyer d'une main au montant de la porte.

— Scott est mort », répond Emma, sa voix relayée par le micro de sa combinaison, avant de se baisser et de déposer son fils au sol. Puis, elle reprend, d'une voix faible. « Le plafond nous est tombé... dessus... Champ de force désactivé pour... changer la batterie, quand la vague... Anton n'est qu'assommé », répond Emma, hors d'haleine.

Elle tente de se relever mais trébuche, et se rattrape de justesse à une table. Marc s'approche pour la soutenir, mais elle l'arrête d'un geste en criant « NE ME TOUCHEZ PAS ! ».

« Dites donc, qu'est-ce qui vous prend ? Je voulais juste vous aider.

— C'est... hff... Gentil. Mais je suis... Contaminée. Ma combinaison est hydrophobe, mais elle doit être... couverte de... virus... hfff...

**“ Faut bien mourir
de quelque chose,
pas vrai ? ”**

Elle est... déchirée... dans le dos...

— Quoi ? Quel virus ? Vous êtes une foutue cinglée, Emma. Mais ne vous inquiétez pas comme ça. Ce n'est pas le premier raz de marée qui atteint Kirken ces deux dernières semaines, vous avez bien dû vous en rendre compte. Il est juste un peu plus gros que les précédents. Vous n'avez pas eu de chance avec votre champ de force, voilà tout, précise Marc sur un ton hésitant.

— Laissez tomber... Vous devez fuir. La vague... Va nous submerger. Le nid d'aigle, c'est votre seule... chance. Je suis foutue, mais il faut... sauver Anton. »

Des bruits de pas dans l'escalier font se retourner Marc et Emma. Tama vient de les rejoindre.

« Ah, papi, tu es là, mamie t'appelle ! Eh, qui est avec toi ? »

Marc montre la forme allongée au sol.

— C'est Anton et sa mère, mais ne les touche pas, tu veux bien ? Emma prétend que ce serait dangereux pour nous. Je ne sais pas s'il faut y croire, mais dans le doute...

— J'ai des combinaisons de rechange dans mon... Sac... Pour trois personnes. Vous les enfilerez. »

Marc sent une petite main se nicher dans la sienne et le tirer en avant.

« Viens vite, mamie t'appelle, je te dis !

— Oh là, oh là jeune homme. Attention, tu vas me déboîter le bras !

— Mais c'est urgent ! Elle a entendu un message émis par un bateau volant ! Ils viennent nous sauver ! »

Tama repart dans l'escalier. Marc hésite à le suivre, il jet un bref coup d'œil en direction d'Anton, toujours inconscient.

« Allez-y. Je vous rejoins avec... Avec Anton, souffle Emma avec difficultés. Vous ne pouvez... pas m'aider... »

Au salon, Lana est assise face à la radio. Celle-ci émet de rares parasites, mais rien de plus. Tama est debout à côté d'elle, les yeux fixés sur l'antique appareil sur lequel s'escrime sa grand-mère.

« Lana, j'ai un truc important à te dire », commence Marc.

Lana lève l'index sans se retourner et Marc se tait. « Si c'est pour me prévenir qu'un raz de marée nous fonce droit dessus, je suis au courant. Ceux du bateau volant me l'ont dit, juste avant que cette saloperie se foute en panne. » Elle se penche en avant, l'oreille collée à la radio. De

la main droite, elle en manipule les boutons, mais en vain. Elle finit par ôter son casque et le jeter au sol. Elle se masse les tempes du bout des doigts puis s'adresse à Marc sans se retourner.

« Un galion volant nous survole. Je leur ai signalé notre position, ils m'ont dit qu'ils allaient envoyer une chaloupe pour nous récupérer. Ils ont parlé d'un raz de marée déclenché par je ne sais pas trop quoi, au juste. Cette partie-là n'était pas claire. Nous serons atteints vers 22h13. Il est quelle heure, Marc ? Dans ma tête, il est 20h à peine. Ma montre a rendu l'âme, et la radio est morte, comme tu peux le voir. »

Marc consulte sa montre à aiguille, qui est restée bloquée sur 21h45. Il l'indique à Lana.

« Va récupérer des imperméables, lui demande alors cette dernière, il paraît que le contact avec l'eau de pluie est vraiment mortel. Un virus. Je n'ai pas tout compris, ça a coupé à ce moment-là. »

Derrière Marc, Emma gravit les dernières marches et dépose à nouveau Anton au sol. Elle s'assied à côté de lui, le dos contre le mur et visiblement épuisée. Elle ôte le sac qu'elle portait contre son ventre, l'ouvre en faisant attention de le toucher le moins possible. Puis, elle le retourne pour en faire tomber deux combinaisons semblables à la sienne et une autre plus petite. Lana se retourne alors et s'approche de Marc, l'interrogeant du regard. Emma a retiré sa capuche. Son visage est couvert de plaques rouges purulentes et elle saigne du nez et des yeux. Tama pousse un cri de surprise mais Lana le fait taire d'une tape sur la tête.

« Elle prétend avoir été contaminée par un virus, dit Marc. Je ne voulais pas la croire mais vu ce que tu viens de me dire... Et vu ses blessures... ajoute-t-il d'une voix horrifiée.

— Enfilez ça... dit Emma d'une voix faible. Et prenez... Anton... avec vous...

— Et vous ? Qu'allez-vous faire ? l'interroge Lana. Nous ne pouvons quand même pas vous laisser là. Il y a sûrement un remède !

— Non... Pas... de remède... Je vais... contacter le bateau. Je sais quelle... fréquence... hfff... utiliser. J'arriverai peut-être à ... réparer... la radio. Laissez-moi... faire.

— Le temps presse, Lana, intervient Marc. Laisse la faire comme elle dit. Enfilons ces foutus trucs jaunes et filons avec les gosses. »

À ces mots, Emma s'appuie d'une main sur le mur pour se relever et

titube jusqu'à la radio. D'un geste bref, elle arrête Lana qui s'était approchée d'elle pour l'aider.

« Je suis peut-être... contagieuse. Allez-vous-en... vite. Sinon, il sera... trop tard. »

Après avoir enfilé sa combinaison, rapidement imité par Lana et Tama, Marc prend Anton sur son dos. Puis, ils montent ensemble vers le nid d'aigle.

« Qu'est-ce qu'elle a Emma ? demande Tama. Et pourquoi il ne bouge pas, Anton ? Il dort ?

— Plus tard, Tama, plus tard, lui répond Lana. Pourvu qu'Emma parvienne à contacter le bateau... » continue-t-elle en se tournant vers Marc, qui peine sous le poids d'Anton.

D'en bas leur parvient une voix, en provenance de la radio.

« Ici l'Insoumis, je répète, ici l'Insoumis. Le raz de marée est désormais signalé en approche rapide de votre village. Me recevez-vous, madame Simon ? La vague s'apprête à vous submerger ! Si vous n'êtes pas sur le toit dans dix minutes maximum nous ne pourrons plus rien pour vous !

« Dépêche-toi donc ! s'exclame alors Lana en passant une main dans le dos de son mari pour l'aider.

— C'est bon, je ne suis pas encore impotent », maugrée Marc en posant un pied sur le palier.

Dans son dos, Anton commence à se réveiller. Il s'agit de plus en plus et Marc doit le laisser descendre pour éviter qu'il ne les fasse tomber en arrière dans l'escalier.

« Papa ? Maman ? » Demande l'enfant, visiblement désorienté, d'une voix faible.

« Je m'occupe de lui, dit Lana en s'adressant à Marc. N'oublies pas qu'il n'a que cinq ans, il doit être terrifié. Tu le brusquerais et il n'y aurait plus rien à en tirer. Rends-toi avec Tama sur la terrasse pendant que je le rassure. »

Sans un mot, Marc prend la main de Tama et se dirige vers l'escalier menant à la terrasse. Mais le cadre en bois vermoulu de la porte frotte sur le parquet et se bloque.

« Foutue maison, où rien ne fonctionne comme cela devrait ! », s'exclame Marc.

Puis, il lève une jambe et s'apprête à l'abattre sur la porte récalcitrante,

mais Tama l'en empêche. Le garçon se saisit à son tour de la poignée, la pousse vers le haut et la tourne vers la gauche. La serrure émet un léger dé clic et la porte s'ouvre en raclant le sol.

« C'est toi qui m'as dit de faire comme ça, la semaine dernière. Tu ne te rappelles pas, papi ? »

— Hum... Si, bien sûr. Allons, avance mon garçon. »

Derrière la porte, un escalier en colimaçon mène au grenier, puis il continue directement jusqu'au nid d'aigle.

« Mais, commence Tama. Mamie et Anton ? Ils ne viennent pas ? »

— Commence à monter, je te dis, ils nous rejoindront. »

Tama hoche la tête et s'engage dans l'escalier. Ils parviennent rapidement au nid d'aigle – un simple promontoire protégé de la pluie par le champ de force de la maison. Quelques instants plus tard, Lana et Anton les rejoignent. Marc se penche pour aider Lana à gravir les derniers échelons.

« Regardez, ils sont là ! » s'écrie Tama en pointant du doigt une embarcation qui s'avance dans leur direction. La bulle irisée qui l'englobe et l'isole de la tempête émet une vive lumière chatoyante lorsqu'elle heurte le bouclier des Delgan. Des éclairs en parcourent la surface puis se dispersent dans les airs. Tama, les yeux ouverts comme des soucoupes, fixe l'esquif qui se porte à leur hauteur avec une lenteur calculée. Son sabord avant est effilé comme la lame d'un rasoir et le bateau se présente de biais, montrant son flanc gauche à Tama.

À présent qu'ils sont sous la protection du champ de force de la maison des Delgan, les marins ont désactivé le leur. Sans doute pour éviter les interférences, songe Marc tout en remarquant, le temps d'une très brève accalmie, que la même scène se répète dans tout le hameau. Plusieurs chaloupes embarquent les derniers habitants de Kirken, deux autres entament l'ascension pour rejoindre l'Insoumis. Leurs réacteurs anti-gravité hurlent dans la nuit, et les bateaux disparaissent rapidement en direction du ciel. Marc jette un coup d'œil à Anton, craignant qu'il ne réclame à nouveau sa mère. Mais le garçon n'a d'yeux que pour l'embarcation qui s'approche d'eux pour les sauver.

« Papi, tu crois que c'est le capitaine, celui-là ? » demande tout à coup Tama, tirant Marc de ses pensées. De là où il se trouve, le jeune garçon observe les marins à la manœuvre et manifestement gênés par leurs

combinaisons étanches. Serrant d'une main la manche de Marc, il désigne du doigt un homme à la silhouette massive qui se démène particulièrement, distribuant ses instructions d'une voix de stentor depuis la barre. Soutenue par ses réacteurs tournant au ralenti, la chaloupe s'arrête à moins de deux mètres du nid d'aigle des Delgan avant que l'un des membres d'équipage ne déclenche l'abaissement de la passerelle d'embarcation. C'est une simple plaque métallique, large de deux mètres et ceinturée par des barrières de protection faites pour des adultes plus que pour des enfants. Lana hisse Tama et Anton dessus. De l'autre côté de la passerelle, des marins s'approchent pour aider les enfants à embarquer. L'un d'eux se saisit du bras de Tama et l'attire vers la chaloupe pour le faire libérer le passage.

**“ La vague !
Elle est sur
nous ”**

À cet instant, Marc entend un grondement sourd dans son dos. Il se retourne et son visage devient d'une pâleur de craie. « La vague ! Elle est sur nous, foutu Bon Dieu de merde ! Montez dans le bateau les enfants, secouez-vous bon sang ! ». Puis, il pousse Lana en direction de la passerelle.

Mais Anton hésite. Alors qu'un deuxième marin s'apprête à lui accrocher un harnais à un crochet de sa combinaison, l'enfant fait un pas en arrière en réclamant sa maman d'une voix plaintive.

C'est alors que le groupe électrogène de secours cesse de fonctionner, privant d'énergie le bouclier. Celui-ci clignote à deux reprises avant de s'éteindre, comme une bougie soufflée par le vent. Les dernières paroles de Lana se noient dans le déferlement de la tempête, précédant la vague titanesque qui fond sur le village. Déséquilibrée, la vieille femme retombe en arrière, bousculant son mari qui se cramponne de justesse au garde fou du nid d'aigle. Tama se sent happer et plusieurs mains l'envoient bouler sur le pont du canot. Sa tête cogne contre le bastingage. Mais Anton est encore trop loin du bateau et au moment où un marin s'apprête à le ceinturer pour le ramener en sécurité, une bourrasque heurte de plein fouet l'embarcation, la déportant de plusieurs mètres. Le petit garçon chute de côté en criant et se réceptionne durement sur le toit de la maison. Puis, il reste immobile, sonné par le choc. L'homme qui a tenté de sauver l'enfant, au péril de sa propre vie,

le regarde d'un air navré en secouant la tête.

« Marins, remontez dans le canot, activez le champ de force ! On ne peut plus rien pour eux, c'est trop tard ! » Rugit alors le timonier.

Une sphère miroitante englobe aussitôt la chaloupe et un calme relatif s'abat sur l'équipage. Un temps hypnotisés, les marins fixent le raz de marée qui n'est plus qu'à quelques centaines de mètres d'eux.

« Dérivez plus de puissance vers le générateur du bouclier, insiste l'homme à la barre. Chauffez les moteurs et faites-moi grimper cette barcasse vers le ciel ! »

À ces mots, l'esprit embrouillé par le choc qu'il vient de recevoir à la tête, Tama s'accroche au bastingage et regarde dans la direction de sa maison. À travers le rideau de pluie qui s'écoule tout autour de la chaloupe, il distingue à peine les silhouettes de ses grands-parents, debout dans le nid d'aigle. Il ne voit même plus Anton, allongé, immobile sur le toit.

Les jambes de Tama se dérobent et il s'affale sur le pont, hagard. Son crâne résonne comme une cloche et une boule se forme peu à peu dans son estomac. « Papi, mamie, Anton... », sanglote-t-il, ramassé sur lui-même, bousculé par les marins qui s'activent autour de lui. Soudain, ses doigts deviennent gourds, sa tête cotonneuse et les sons lui semblent venir de très loin. Un sentiment de panique le submerge à l'idée de se retrouver seul, sans personne pour l'aimer. L'image de ses parents, emportés par la crue de la Duigne aux premiers jours du déluge, lui revient comme un uppercut en pleine figure. Sa vision s'obscurcit et il se laisse engloutir par ses émotions. « Papi, Mamie ! » s'écrie-t-il encore en tendant les bras dans leur direction. Il s'agrippe à la jambe d'un marin, qui tourne vers le garçon des yeux où se lit une angoisse sans nom. « Ils sont restés là-bas, il faut aller les chercher », insiste Tama en reniflant, jusqu'à ce que l'homme se dégage de son étreinte et s'éloigne en courant, sur un ordre du timonier. À ce moment, une détonation étourdissante salue la rencontre entre le raz de marée et le hameau de Kirken. La muraille liquide balaye les premières maisons dressées sur son chemin sans même en être ralenti. Quelques secondes plus tard, elle a recouvert la totalité du village. Un instant, Tama pense qu'ils vont se faire happer à leur tour, mais dans un ultime effort les moteurs de chaloupe l'emportent plusieurs dizaines de mètres plus hauts. La crête de la

vague caresse leur champ de force, comme si elle voulait les aider à se hisser encore un peu plus vers les nuages. Puis elle retombe se fracasser sur les rochers.

Du hameau de Kirken, il ne reste rien ni personne.

Mardi 25 juillet 2169 – Cité volante Utopia

Confortablement assis, les épaules carrées sur le dossier de son fauteuil, Milton Jay reste immobile, les mains jointes posées sur son bureau. Il garde les yeux fermés, goûte le silence qui s'est installé et sourit d'un air apaisé. Le calme règne et il se vide de toutes pensées perturbatrices. Puis, il visualise les éléments du mobilier qui l'entoure. C'est un exercice auquel il s'astreint, quelques minutes chaque jour. À quatre-vingts ans passés, il tient à préserver la vigueur de son esprit, la qualité de sa mémoire à court terme. Il fait défiler dans sa tête le bureau en bois de synthèse, fabriqué dans les usines d'Utopia, la capitale des cités volantes. L'horloge imprime sur ses rétines son mouvement régulier de balancier, sans un bruit. Les murs nus, peints en blanc cassé, l'aident à recadrer ses pensées, comme une page vierge sur laquelle préparer un futur exempt d'erreurs, empreint d'espoirs.

Milton ouvre les yeux. Il inspire à fond avant d'expirer profondément, avec lenteur. Il purifie ainsi son corps. Puis, il fait un geste de la main, index dressé, et la lumière rouge qui encadrait la porte de la pièce jusque-là, devient vert. Aussitôt, l'hologramme d'une jeune femme apparaît sous les yeux de Milton et s'incline devant lui.

« Relève toi, Horoa mon enfant. Quelles nouvelles nous apportes-tu ?

— Le Capitaine Mecker est rentré de mission au cours de la nuit. Emma Simon est morte dans le raz de marée qui a submergé le hameau de Kirken.

— Pardon ? N'avions-nous pas ordonné que cette région soit épargnée le temps nécessaire à l'accomplissement de la sainte mission confiée à Jacques ? »

Horoa affiche un air gêné et baisse les yeux, mais elle reprend d'une voix ferme.

« Nous avons perdu le contrôle de Gaïa une demi-heure avant que l'In-soumis atteigne le village de Kirken. Le problème a été réglé depuis, et

nous avons repris les choses en main. Mais depuis que les français ont tenté de hacker l'ordinateur central de la station Gaïa, notre mainmise sur les systèmes de régulation du temps est plus qu'hasardeuse.

— Je suis au courant, merci, déclare Milton d'une voix froide. Je n'attends pas de vous des excuses, mais des solutions. Qu'avez-vous d'autre à nous signaler ?

— Eh bien, commence Horoa en se raclant la gorge, nous avons détecté dans la combinaison du jeune Tama, l'un des rescapés de Kirken, des données informatiques codées porteuses de la signature d'Emma Simon. Elles étaient encapsulées dans le vêtement de l'enfant. »

D'un geste de la main, Milton encourage Horoa à poursuivre.

« Bien qu'incomplètes, ces données nous ont permis de comprendre de quelle façon Emma Simon et son équipe sont parvenus à passer outre nos pare-feu. Nous travaillons actuellement à combler cette brèche. Grâce à cela, nous devrions parvenir à reprendre le contrôle de Gaïa dans un proche avenir, monsieur Jay. Dans les prochains jours, plus exactement.

— Allons, mon enfant, vous pouvez nous appeler Milton, dit celui-ci, sur un ton soudain radouci. N'êtes-vous pas mon arrière-petite-fille ?

— Si, mons... Milton. En effet.

***“ nous devrions parvenir
à reprendre le contrôle
de Gaïa ”***

— Très bien, vous pouvez disposer à présent, Horoa. Merci encore. Nous sommes satisfaits de votre travail.

— Merci, monsieur Jay », répond Horoa en s'inclinant.

Son hologramme s'estompe aussitôt, et Milton se retrouve seul.

Celui-ci tapote du plat de la main sur le caisson à sa gauche. La paroi s'efface sur le côté et un bras articulé en extrait un verre et une bouteille carrée, emplie d'un liquide ambré. Milton s'en sert un fond et le sirote avec lenteur. Il laisse l'alcool imprégner son palais et sa langue avant de l'absorber progressivement, avec délectation. Puis, il repose le verre dont le bras robot se saisit, pour le ranger dans le module de lavage automatique. Milton fait un nouveau geste de la main, en abaissant deux doigts, et un écran virtuel s'active au centre de son bureau. La tête d'un homme y apparaît aussitôt et se tourne vers Milton.

« Monsieur Jay ?

— Des nouvelles de nos contacts avec le monde des rampants, Rogger ?

— Plus depuis trois semaines côté Russe. Dernier contact certifié avec les Chinois il y a une semaine. Les Français n'ont jamais donné suite à nos tentatives de prise de contact ces dernières années, mais vous le savez sans doute mieux que moi.

— Et nos amis américains ? Que devient mon petit neveu préféré, ce bon vieux Lennard ?

— Aucun contact depuis leur demande de soutien sur le dossier Simon.

— Poursuivez vos efforts, Rogger. Nous devons nous assurer de la présence d'éventuels survivants parmi les anciennes élites dirigeantes des rampants. Sommes-nous clairs ?

— Très clair, monsieur Jay. À ce propos...

— Oui ?

— 90% de la surface terrestre est désormais immergée par au moins deux cents mètres de fond, ce qui nous permet de cibler les zones de recherche.

— Et ?

— Une communauté de plusieurs dizaines de milliers de réfugiés a été repérée dans la région tibétaine. Plusieurs autres regroupements de moindre importance ont été détectés en diverses autres locations, notamment dans la cordillère des Andes.

— Nous bombarderons le Capitaine Mecker responsable du projet « Nouvelle Arche ». Il organisera les secours. Il semble apprécier de jouer les bons samaritains envers les rampants, inutile de le décevoir. Par contre, nous attendrons le feu vert de l'équipe chargée de reprendre le contrôle de Gaïa pour éviter de malencontreuses turbulences. Nous ne voulons pas perdre ce bon élément qu'est Jacques.

— Bien compris, monsieur Jay.

— Prévenez-nous dès que les réfugiés auront été dénombrés de façon précise. Vous avez notre autorisation pour ouvrir à nos futurs concitoyens les quartiers actuellement en quarantaine et vide d'habitants. Cela devrait suffire dans un premier temps. Par la suite, vous veillerez personnellement à répartir les nouveaux arrivants sur l'ensemble

de nos cités. Nous ne tenons pas à reproduire les erreurs du passé. Nous ne voulons pas que nos frères rampants se sentent parqués dans des ghettos. Ce n'est pas seulement de leur faute s'ils n'ont pas su voir la lumière en temps et en heure.

— C'est très clair, monsieur Jay, il en sera ainsi. Vous êtes notre guide, et votre parole est notre loi à tous.

— Nous sommes tout au plus une balise, Rogger, s'amuse Milton. Nous ne voulons mener personne, où il ne souhaite se rendre. Aussi nous contentons-nous d'éclairer le chemin, d'en dissiper les ténèbres autant que faire se peut.

— Et nous vous en serons éternellement reconnaissants.

— Amen », répond Milton, concluant ainsi l'entretien.

L'écran virtuel s'assombrit alors et disparaît en même temps que le sourire s'efface du visage de Milton. Il se lève, soutenu par les vérins hydrauliques fixés à ses genoux, et se rapproche de l'unique fenêtre ronde ouverte vers l'extérieur, sur le mur sud de la pièce. En contrebas s'étend la vaste prairie blanche de la couverture nuageuse. Nulle trace, à cette hauteur, des tempêtes qui s'acharnent sur la terre, en dessous. Ici règne le calme le plus absolu, baigné par l'éclatante chaleur de l'astre solaire. Milton Jay lève les bras en direction du ciel et déclame, à voix haute : « Avec ce déluge, tel que voulu par Dieu, les péchés de l'humanité se verront lavés. Une nouvelle ère, vierge de méfaits et de bassesses, commence pour nous tous. Vers toi, Seigneur, nous nous tournons à présent. Ta protection, Seigneur, nous recherchons. Pour ta Gloire, Seigneur, nous œuvrons. Qu'il en soit ainsi à tout jamais. Amen. »

Puis, Milton ferme les yeux et inspire profondément. Oui, songe-t-il alors. En vérité, l'humanité entre aujourd'hui dans une ère nouvelle, pour Sa plus grande gloire.

DÉCEMBRE 2012

Chapitre 2

Spécial Tolkien

IMAGI
NÈRES

TOUTES LES CULTURES DE L'IMAGINAIRE EN UN SEUL MAGAZINE
(LITTÉRATURE, BD, JEUX DE RÔLE ET DE PLATEAU, JEUX VIDÉO, CINÉMA, SÉRIES TV...)

LE WEBZINE VENU D'AILLEURS

GRATUIT





Dans les nuages égarés...

Pascal Bléval – aka Scalp



Illustration

Chane



D'une rapide pression du doigt, Tama enclenche la mise en marche de son enregistreur portable. Il commence à parler d'une voix monocorde avec un débit lent, mal assuré au début :

« Je m'appelle Tama. Je suis né il y a seize ans maintenant. J'ai été adopté quand je n'étais encore qu'un bébé par un couple de personnes âgées. Je crois qu'ils voulaient que je remplace leur fils unique, Tuomas, mort peu après sa naissance plus de cinquante ans auparavant. Ils ne me l'ont jamais dit. Je l'ai juste senti dans leurs gestes, dans leurs paroles lorsqu'ils se trompaient de prénom.

Aujourd'hui, ils sont morts à leur tour le jour du Grand Bouleversement. Le jour où le monde a cessé de tourner rond pour céder la place à un vaste océan qui a noyé jusqu'aux cités nichées au sommet des plus hautes montagnes.

Des Cassandres l'avaient prédit, des signes précurseurs avaient semblé leur donner raison. Des hommes d'affaires vendirent aux gens la promesse d'être sauvé. "Le jour du jugement dernier approche", disaient-ils. Certains ont payé, les autres ont été submergés.

Je n'ai jamais compris pourquoi j'ai été sauvé. Pourquoi moi et pas les autres. Tout ce que je sais, c'est que j'ai été recueilli sur le toit de ma maison par le capitaine Mecker, le seul Maître à bord après Dieu du Galion "l'Insoumis". Mon arche de Noé, comme je l'appelle depuis. Je me souviens de ce jour-là : je suis le seul à avoir pu embarquer. J'ai vu la famille qu'il me restait se faire emporter par les eaux sans rien pouvoir faire pour les aider. J'ai cru que ma vie s'arrêtait, alors. Mais il n'en a rien été, bien au contraire.

Peu après mon sauvetage nous nous envolions vers les cieux, trouant au bout de quelques heures d'une pénible ascension les nuages noirs qui s'étaient amoncelés au fils des mois qui avaient précédé la catastrophe. J'étais sauvé, mais je laissais derrière moi mes grands-parents ainsi que les quelques amis qu'il me restait. J'étais sauvé, mais j'enterrais mon passé en même temps. Longtemps, je me suis senti coupable d'avoir laissé tant de gens derrière moi.

J'ai beaucoup pleuré, ce jour-là, sans personne pour me consoler. Le capitaine m'a tout de suite emmené dans ma cabine. Il m'a aussi suggéré de me cramponner aux meubles, aux poignées de porte, à tout ce que je pouvais trouver de plus solide si je voulais éviter de tomber tous les

deux mètres. Il m'a affirmé que très vite, je trouverais mon équilibre. Je l'ai cru. Le Capitaine Mecker a toujours raison. Mais ce jour-là, mes jambes étaient toujours à contre temps et nous étions tellement secoués dans tous les sens que le temps que nous dépassions les nuages, j'étais couvert de bleus.

Voilà désormais cinq ans que je suis monté à bord de l'Insoumis. De simple passager presque clandestin je suis passé mousse, garçon à tout faire. Depuis, je promène ma trop grande carcasse et mes cheveux hirsutes de bâbord à tribord, nettoyant le sol et lessivant les murs. Parfois, je dois aussi m'occuper des passagers. Et plus souvent qu'à mon tour, je subis les remontrances du maître d'équipage lorsque l'envie lui en prend. Alors, pour me consoler, dans mes rêves, je plonge dans les grands yeux bleus de Natalie, la fille du Capitaine.

Avec le temps, j'ai acquis certains talents. Je connais le bateau comme ma poche, je sais où passer pour éviter les passagers, par exemple. Quelles coursives emprunter pour ne pas traîner dans les jambes des officiers. Il y a des couloirs par lesquels personne ne passe jamais et qui me permettent de grappiller de trop rares moments de tranquillité. Mais le maître d'équipage Thobias veille au grain : son rôle semble être de veiller à ce que les mousses soient occupés du matin au soir, six jours sur sept.

Aujourd'hui, il fait beau. Le bois du Galion craque dans le silence qui règne ici et même si ce bruit me fait encore un peu peur, j'ai fini par m'y habituer. Je parviens presque à éviter d'imaginer que le Galion est en train de se briser de toutes parts, de la poupe au gaillard arrière.

Nous voguons quelques mètres au dessus des nuages et l'air est vif. L'épais manteau que m'avaient donné mes grands-parents adoptifs est désormais trop court pour la "grande asperge" que je suis, comme le dit la cuisinière Bertie. À part elle, personne ne semble se rendre compte que j'ai grandi. Natalie encore moins que les autres.

De là où je suis, sur le pont supérieur, je peux voir les couleurs irisées du champ de force qui entoure le bateau et nous protège du manque d'oxygène et du froid. À une hauteur pareille et sans protection, nous serions tous morts gelés en quelques secondes à peine. Mais le bouclier tient bon depuis notre départ, alors...

Des gens flânent sur le pont inférieur, juste en dessous de moi. Ils ont

tous acheté leur billet et se promènent simplement pour passer le temps, parader dans leurs riches costumes et montrer leurs bijoux scintillants. Je leur envie parfois leur insouciance. Ils n'ont pas perdu leur famille, ils peuvent continuer à prétendre que tout est normal. Mais je préfère encore ma liberté à leurs mondanités et leurs courbettes. D'ailleurs, le Capitaine a déjà expulsé plusieurs d'entre eux. Croyant que le déluge ne durerait pas, certains n'avaient payé leur place dans le Galion que pour quelques mois.

Je me souviens de la dernière famille qui a été débarquée. Les Hugonés. Ils avaient un garçon de mon âge et une petite fille de deux ans. Elle avait de grands yeux verts, des cheveux bruns. Elle passait son temps à rigoler. Je m'étais promis de lui montrer le ciel vu du pont supérieur, mais c'est trop tard. Ils doivent être morts à l'heure qu'il est, engloutis dans l'Océan. Je l'ai appris par des conversations aux cuisines. Le Capitaine aurait-il agi différemment, s'il avait su ce qui allait se passer ? Parfois, j'ai l'impression que nous avons tous laissé notre cœur et nos sentiments humains sous l'eau. Je m'imagine parfois que je plonge pour les récupérer, mais ce n'est qu'un rêve, un de plus.

Le pire, c'est que personne ne semble savoir pourquoi la plateforme qui venait d'accueillir les Hugonés s'est abîmée en mer. La seule chose qui est sûre, c'est que les réacteurs anti-gravité de la plateforme ont soudain cessé de fonctionner. L'équipage du Vert Galland, une frégate française qui croisait dans les parages, en a témoigné. Depuis, ils nous accompagnent dans notre périple. Ils voguent d'ailleurs à seulement quelques dizaines de mètres de distance de notre propre coque et ça a tendance à énerver le Capitaine. D'autant plus que le Vert Galland semble avoir régulièrement du mal à tenir son cap. Les Français sont réputés fantasques dans leur façon de naviguer et de temps en temps, les champs de force des deux navires se frottent l'un à l'autre. Le ciel s'illumine alors et c'est tellement beau qu'on se croirait au beau milieu d'un gigantesque feu d'artifice ! C'est encore plus magique de nuit, et je me rappellerai toute ma vie la première fois où j'ai assisté à un tel spectacle. Natalie s'était assise à côté de moi, elle m'avait pris la main pendant des heures sans rien dire. J'avais à peine dix ans à l'époque, et ce simple geste m'avait semblé le comble du bonheur, le summum de ce que la vie pouvait apporter de beau, de merveilleux. Mais depuis, j'ai

l'impression qu'elle m'évite. »

Tama se retourne en entendant des bruits de voix derrière lui. Il range dans sa poche l'enregistreur portable, empoigne son balai et reprend son travail comme si de rien n'était. La porte du pont supérieur s'ouvre sur le Capitaine Mecker qui laisse passer sa fille, la belle Natalie. Tama se sent rougir comme une pivoine, le cœur battant à tout rompre dans sa poitrine et dans ses tempes.

La robe légère de Natalie virevolte autour d'elle en dévoilant ses jambes fines. Son corps élancé fend l'air avec grâce et élégance. Il voudrait pouvoir l'admirer toute la journée, il se dit qu'il ne verrait pas le temps passer. Oui, je pourrais vivre ainsi, pense-t-il au fond de lui-même.

Un coup à la tête le fait revenir à la dure réalité. Le capitaine lui tend un nettoyeur à infrasons.

— Prends ça, lâche ton balai et rends-toi à l'hélice principale, Tama. Le chef navigant Turner signale que la cadence de rotation des pales est en train de ralentir, il doit y avoir une saleté incrustée dans la machinerie. Va donc jeter un œil et préviens-nous si tu as besoin d'aide.

— Oui, Capitaine Mecker, dit le garçon en baissant les yeux, conservant dans son champ de vision le bout des chaussures de Natalie. Le capitaine se détourne et s'éloigne, suivi par sa fille. Tama entend Natalie poser sur l'hélice et son fonctionnement une question à laquelle son père répond avec douceur. Au bout de quelques mètres, celui-ci se retourne vers Tama et le fusille du regard.

— Qu'attends-tu donc, fainéant ? Que nous nous soyons abîmés en pleine mer ? File !

Tama ne se fait pas prier davantage et il détale aussitôt. Tout à sa joie d'avoir pu croiser Natalie, il danse plus qu'il ne court dans les couloirs du Galion. Il entraîne même la cuisinière Bertie dans son ballet le temps de quelques pas, la laissant étourdie derrière lui. Puis il reprend son chemin, se faufilant de cursives en corridors encombrés de toiles d'araignées et de nids de souris.

Arrivé à proximité de l'hélice, il époussète son manteau et tend l'oreille. Il sent bien que quelque chose ne va pas. Le bourdonnement des pales en lente rotation lui parvient, diffus, comme le puissant ronronnement d'un gros chat endormi. Il lui semble que les moteurs grondent d'une

façon irrégulière, moins forte qu'à l'accoutumée. Moins lisse. Tama perçoit même par moments de brèves interruptions, comme des raz de marée silencieux.

Prudent, il tient devant lui le nettoyeur, prêt à actionner le bouton de mise en marche. Il espère pouvoir se servir de l'outil comme d'une arme. Il ignore quel en serait l'effet sur un être vivant, mais il n'ose pas tester sur lui-même. C'est la première fois qu'il a une telle sensation de danger depuis son embarquement.

Tout en avançant, il laisse courir ses doigts sur les tuyaux métalliques qui longent les coursives. Il ressent trop nettement à son goût la faible épaisseur de la coque. Au-delà de cette fine paroi il y a le vide, le ciel. Et tout en bas, la mer. Il s'apprête à replier son bras comme s'il craignait soudain de se faire aspirer, lorsqu'il s'aperçoit qu'une gangue de mousse recouvre une partie de la cloison. Cela forme une tâche incongrue de vert sur le brun du bois qui attire le regard d'une façon quasi hypnotique.

L'échelle qui mène à la bulle de l'hélice est elle aussi enduite de la même écume un peu glissante. Il la gravit pourtant et se retrouve au pied du mat central. Ici, l'étrange substance à tout envahi, épaisse, fibreuse, et Tama se sent comme une mouche engluée au milieu d'une gigantesque toile d'araignée. Après quelques minutes d'exploration, la peur achève de prendre le dessus et il décide qu'il en a assez vu. Cette mousse lui rappelle quelque chose, mais il ne parvient pas à savoir quoi exactement.

Il faut prévenir le Capitaine, songe-t-il, le cœur battant la chamade dans sa poitrine.

Il retourne vers l'échelle et il est là, devant lui. Un reptile de petite taille, immobile, bien calé sur ses quatre pattes d'un brun tirant sur le rouge. Il ne quitte pas le garçon des yeux, mais le regarde sans la moindre trace d'hostilité. Sa langue fouette l'air comme s'il goûtait l'atmosphère autour de lui.

Lentement, en décrivant un cercle pour le garder face à lui, Tama se rapproche de l'écoutille. Il a toujours le nettoyeur sur lui, mais il ne pense

“ Cette mousse lui rappelle quelque chose ”

pas à lever le bras et à le pointer sur l'étrange animal. Au contraire, il plonge la main dans sa poche et en retire un gâteau qu'il jette au sol, sous le museau du reptile.

Surpris, celui-ci déploie de petites ailes et fait un bond en arrière. Il se fige quelques instants avant de se décider à dévorer le cadeau de Tama. Sa langue vient lécher l'offrande du garçon puis il avale la friandise sans prendre le temps de la mâcher.

Tama l'entend déglutir tandis que lui-même s'approche de l'échelle, pas après pas. Il en est éloigné de moins d'un mètre lorsque le silence retombe. Il se fige en se rendant compte qu'il a complètement perdu de vue la créature et il sent comme un goût de métal dans la bouche. Le parfum de la peur.

Le silence s'éternise, pesant, avant qu'une poussée violente à l'arrière de ses genoux ne fasse chuter Tama. Surpris, il laisse échapper le nettoyeur qui glisse au loin, hors de portée. Un nouveau choc dans le dos l'envoie au sol et l'animal atterrit à côté de Tama, à quelques centimètres de sa tête.

Par réflexe, le jeune homme se relève en se protégeant le visage, mais le reptile ne bouge pas. Il se contente de couiner tout bas. Son corps a pris une teinte rose pâle et il ronronne doucement.

Tama recule à nouveau vers l'échelle avant de la descendre à toute allure, manquant de justesse de rater un barreau. D'un bond, déployant ses ailes pour freiner sa chute, la bête le suit et se frotte à ses jambes en grondant de plus belle. Tama passe une main sur son front, puis il se décide à sortir de sa poche son dernier biscuit.

— Tu avais faim, c'est ça ? demande-t-il, encore un peu tendu.

Le reptile remue alors la tête de haut en bas. Il observe Tama avec des yeux de chien battu, la langue pendante. Tama n'a jamais pu résister aux animaux à langues pendantes. Ça lui donne envie de leur faire des câlins ! Il se souvient des gâteaux qu'il conserve dans un coffre pour les grandes occasions. Il en oublie le Capitaine, l'hélice qui tourne mal, le Galion, et même un peu Natalie, renvoyant toutes ces pensées parasites dans un petit coin de sa mémoire et recouvrant le tout d'une épaisse couverture. Une seule question clignote dans sa cervelle comme un gros néon rouge, submergeant tout le reste : comment parvenir à sa cabine sans se faire remarquer ?

Sa peur a complètement disparu. Il ne lui vient pas à l'esprit que la curieuse créature puisse être responsable de l'apparition de la mousse sur le bateau et donc de l'avarie qui en affecte les moteurs. Il ne voit qu'un lézard qui attend son repas en émettant de drôles de petits bruits et il se sent fondre comme un bloc de beurre. Il a toujours aimé les animaux, surtout les plus bizarres et les moins appréciés d'entre eux. Les araignées et les serpents ne lui ont jamais fait peur, même les plus gros. Il s'accroupit, bras en avant. Le reptile se love contre lui, glissant sa tête puis tout son corps sous le manteau du jeune homme. Tama se relève ensuite et jette un coup d'œil de chaque côté du couloir : personne à l'horizon. Il pousse un soupir de soulagement et se dirige vers sa cabine, d'une démarche qu'il essaye de rendre la plus normale possible. Prudent, il n'emprunte que les coursives les moins fréquentées. À un moment, il a pourtant l'impression de voir la robe de Natalie disparaître au détour d'un croisement, mais c'est sans doute son imagination surchauffée qui lui joue des tours.

Une fois verrouillé dans sa chambre, il se rend compte qu'il a arrêté de respirer à l'idée de se faire prendre avec son petit intrus sous ses vêtements. Il inspire un grand coup et se laisse glisser au sol avant de relever son pull pour que la créature puisse s'en extraire.

— Je vais t'appeler « Morfale » parce que tu as l'air d'avoir toujours faim. Ça te plait?

Morfalele fixe quelques instants avant de se jeter sur la réserve de friandises. En le regardant, Tama a l'impression que le corps de l'animal a encore un peu pâlit et il interprète cela comme un signe de contentement.

— Très bien, j'ai donc choisi ton nom. Mais ton espèce, parce que je suppose que tu n'es pas tout seul dans ton genre... Vous serez des « Oilards », comme « oiseau » et « lézard » mis bout à bout ! Pas mal, hein ? Tu préfères peut-être « Lézeau » ? Non, « Oilard » c'est plus drôle !

Satisfait de sa trouvaille, il éclate de rire et se cale le dos contre son lit, fermant les yeux et laissant son esprit vagabonder. Il vient de se faire un nouvel ami, c'est un grand jour ! Il ignore délibérément la petite alarme qui s'agite tout au fond de son crâne, et qui tente de lui rappeler qu'il avait quelque chose d'important à faire. Ça peut sûrement

attendre, non ?

L'officier de navigation Bouin regarde à travers la fenêtre de la salle de l'altimètre. Il vient de reprendre son quart après sa pause réglementaire de douze heures et il lui semble que le galion s'est beaucoup trop rapproché de la couverture nuageuse. De temps à autre, le Capitaine ordonne l'immersion du navire. Il s'agit parfois d'échapper à un danger, le plus souvent d'amuser les passagers qui aiment se baigner ainsi dans l'atmosphère humide des cumulus et autres cumulo-nimbus. Un simple coup d'œil à la couleur sombre du ciel suffit à Bouin pour comprendre que s'y engouffrer n'aurait rien d'une partie de plaisir.

De toute façon, dans ces cas-là, l'officier de navigation présent au poste en est averti. Mais à en croire le carnet de bord, à aucun moment le capitaine n'est intervenu dans la manœuvre du galion ces douze dernières heures.

Bouin observe les indications données par l'altimètre et les compare avec celles inscrites au journal de la veille, à la fin de son précédent quart. Elles sont identiques, ce qui lui paraît totalement improbable. En grommelant, il dévisse l'une des plaques métalliques qui protègent les entrailles des appareils.

— Y a sûrement qué'qu'chose qui déconne là d'dans, c'est pas possible autrement, s'exclame-t-il, rageur.

Au même moment, la porte s'ouvre sur le Capitaine Mecker. Il est suivi de sa fille et du chef navigant Turner. Bouin se relève brusquement pour se mettre au garde-à-vous.

— À vos ordres mon Capitaine !

— Repos, marin. Pourquoi avez-vous démonté cet appareil ? Il y a un problème ? interroge Mecker

Dans son dos, Turner montre les différents instruments de bord à Natalie, lui en détaillant les fonctions d'une voix docte. Bouin concentre son attention sur le capitaine, qu'il sent impatient.

— J'sais pas trop, j'crois qu'il est bloqué. Z'avez donné l'ordre de descendre, mon Cap'taine ? Moi, y m'semble qu'on a piqué de plus de deux-cents mètres depuis mon dernier quart. Mais l'altimètre a pas bougé, lui. On est beaucoup plus proche des nuages, voyez ? Explique le marin en mimant la scène avec ses mains.

— Vous avez l'œil, répond le Capitaine en se dirigeant vers le hublot. Nous perdons effectivement de l'altitude. L'hélice principale tourne moins vite depuis hier. J'ai demandé à un mousse de la nettoyer, mais il me semble qu'il aurait dû avoir fini depuis le temps.

— S'cusez moi si j'm'aventure à poser une question. Z'avez donné la commission à qui, mon Cap'taine ? Pas le Tama, quand même ? Y se s'ra endormi au pied du rotor, tel que j'le connais. C't'un rêveur, celui-là. Il est bien gentil, mais y vit dans son monde, c'gamin.

— Si justement, c'est lui que j'ai envoyé. Nous avons tous droit à ce qu'on nous laisse notre chance. Mais étant donné les circonstances, je demanderai à Thobias d'aller le chercher, nous aviserons à ce moment là. Mais c'est inquiétant, ajoute le Capitaine Mecker en observant l'horizon d'un air pensif. Nous perdons trop vite de l'attitude pour qu'un seul moteur puisse être en cause. Il faudrait commencer à faire chauffer les réacteurs auxiliaires.

Mecker se tourne vers le chef naviguant, interrompant le cours magistral de ce dernier au grand dam de Natalie.

— Papa, comment veux-tu que j'apprenne quoi que ce soit si tu coupes Monsieur Turner quand ça devient intéressant ? s'exclame la jeune fille en tapant du pied sur le sol. Mais son père ne prête pas la moindre attention à son caprice.

— Halfrid, envoyez des hommes à chacune des hélices du navire, équipez-les avec des nettoyeurs à infrasons ainsi que des armes de poing. Peut-être même avec des torches à plasma, ajoute-t-il après un temps d'arrêt. J'ai un mauvais pressentiment. Et les réacteurs secondaires doivent être activés au plus vite, nous pourrions en avoir besoin.

— Ce sera fait !

Derrière le Capitaine Mecker, l'officier Bouin a de nouveau entrepris de fouiner sous le tableau de bord de l'altimètre. Il pose la plaque de protection sur le côté et allume une lampe, qu'il oriente vers les entrailles béantes de la machine. Des câbles s'entrecroisent en tous sens dans un désordre imprescriptible. Il pousse un cri de stupeur et avance la main dans le fouillis avant de passer son index entre deux entrelacs de fils. Il le retire couvert d'une mousse épaisse, verdâtre.

— C'est quoi c'te saloperie ! s'exclame-t-il en reculant, pour montrer son doigt au Capitaine. J'ai jamais vu ce genre de trucs à c't'endroit,

c'est pas clair. On dirait qu'c'est comme... Comme sur la cité où on a fait escale l'aut'fois. Si c'est ça, on est dans la merde, mon Cap'taine. La plateforme de ravitaillement elle est dans l'eau, main'nant. V'z'imaginez le tableau, hein ?

Mecker s'approche de l'altimètre lorsqu'un reptile jaillit d'entre les câbles électriques et bondit vers la porte, bousculant Halfrid dans sa course. Natalie pousse un cri perçant et son père se saisit de son pistolet, mais l'animal parvient à se glisser hors de la pièce avant que Mecker n'ait pu ajuster son tir.

— Nom de Dieu, qu'est-ce que ce dragon foutait ici ! s'écrie-t-il en sortant dans le couloir.

Alors qu'il s'élançe à la poursuite de la bête, un marin se présente devant

lui et le salue, avant de déclarer qu'il a un message important à lui transmettre.

— Marin Bloome, à vos ordres. On trouve de la mousse verte en développement rapide un peu partout. Impossible d'en venir à bout, c'est à peine si on parvient à en contenir la progression à l'aide de torches à plasma. Ça ronge les fils, cette saleté, et il en sort des créatures étranges qui volent dans tous les sens. Le téléphone ne fonctionne plus, c'est pour ça qu'on m'a envoyé vous prévenir.

— Pas de blessés jusqu'à maintenant ?

— Pas aux dernières nouvelles, mon Capitaine.

Soudain inquiet pour sa fille, Mecker se tourne vers Turner pour lui demander de l'escorter jusqu'à sa chambre et de l'y maintenir sous bonne garde. Natalie ne proteste pas, se contentant de bougonner.

— Non, mon Capitaine. Les créatures ne semblent pas hostiles, pour le moment, à part une ou deux morsures quand on a voulu les déloger des pistons de la chaudière avant. Nous avons dû la mettre à l'arrêt complet, et il sera impossible de relancer les machines tant que nous ne nous serons pas débarrassés de ces bêtes. Quels sont vos ordres ?

Meckerlibère une trappe dans le mur, faisant apparaître une grille de communication reliée aux oreillettes portées en toute discrétion par

“un reptile jaillit d'entre les câbles électriques et bondit vers la porte”

l'équipage. Croisant les doigts pour que les relais audio fonctionnent encore, il enfonce un bouton et commence à parler.

— Ici le Capitaine Mecker. Les civils doivent être raccompagnés dans leurs cabines, par la force si nécessaire. Nous avons embarqué des reptiles volants potentiellement très dangereux. Autorisation accordée de vous armer, mais n'ouvrez le feu qu'en cas d'agression non provoquée de la part des créatures. La priorité reste de leur faire quitter le navire, si possible sans effusion de sang. Terminé.

Le Capitaine adresse ensuite un message de prudence à destination des passagers. Puis, il referme la trappe et se retourne vers Bloome.

— Essayez de les amadouer avec de la nourriture pour les éloigner de la machinerie. Il ne faudrait pas qu'une balle perdue abîme les moteurs ou les câbles de transmission. Et réduisez la puissance allouée aux éléments non vitaux du navire.

— Compris.

— Concernant les reptiles, faites attention et ne tirez qu'à coup sûr. Ils semblent très agiles, au sol aussi bien qu'en plein vol. Peut-être seront-ils gênés dans les coursives, mais ce n'est pas sûr. Je ne veux pas de morts inutiles, conclut Mecker en tapotant son pistolet du plat de la main.

Bloome tourne les talons en saluant, disparaissant rapidement au détour d'un couloir. Le Capitaine resté seul se dirige vers le poste de commandement, priant le ciel que la radio de bord y fonctionne encore. En chemin, il relève à plusieurs endroits la présence de plus en plus marquée d'une épaisse gangue de mousse verte.

Seule dans sa chambre, Natalie se demande comment faire pour prévenir Tama de ce qu'il se passe. Elle l'a vu se faufiler d'un air coupable dans les coursives juste avant que son père ne l'appelle pour qu'elle l'accompagne à la salle de l'altimètre. Elle en est sûre à présent, il tentait bien de cacher quelque chose sous son pull.

Et ce quelque chose semblait avoir une longue queue verte, qui plus est. Le même genre que celle qu'arborait le dragon qui venait de lui faire si peur.

— Il faut que je le prévienne ! s'écrie la jeune fille avant de se tasser sur son lit en espérant que le garde posté derrière sa porte ne l'a



pas entendue. Mais comment faire pour échapper à la surveillance des marins de papa ? gémit-elle, indécise.

Soudain, elle se tape le front avec le plat de la main.

— Mais oui, je n'ai qu'à passer par là !

Elle se relève puis se dirige vers l'armoire dans laquelle elle pend ses robes. Derrière le meuble se trouve une porte d'accès à une ancienne salle de bain inutilisable depuis des années. Natalie doit forcer pour que la serrure accepte enfin de s'ouvrir et les gonds protestent en grinçant. De l'autre côté, des toiles d'araignées recouvrent tout. La lumière de la lampe de Natalie accroche ces entrelacs fragiles, faisant ressortir en contrejour les mouches prises au piège ainsi que leurs bourreaux arachnides.

Réprimant une grimace de dégoût, Natalie soulève les plis de sa jupe. Puis elle se fraye un chemin à travers la poussière et les vieux objets cassés jusqu'à ce qu'elle ait retrouvé la trace d'un pan de cloison à peine dis joint. Mon cher papa, je constate que tu n'as pas encore compris comment j'arrivais à quitter ma chambre sans que tu me voies, quand j'étais petite, songe Natalie dans un léger sourire. La jeune fille pousse le lambris sur le côté, révélant un trou dans le mur qui lui permet de rejoindre un couloir libre de toute surveillance. Elle prend aussitôt la

direction de la cabine de Tama. Elle connaît le chemin par cœur, mais jusqu'à aujourd'hui elle n'avait jamais trouvé le courage de toquer à la porte. Je n'ai plus le choix, je ne me défilerais pas comme une cruche, contrairement à d'habitude !

Mais arrivée devant la chambre de Tama, elle se fige. Le bruit de griffes raclant le sol à l'intérieur l'a prise par surprise et elle se demande ce qu'elle fait là. Elle est seule, sans arme, et s'apprête à libérer une créature sauvage. Si ça se trouve, elle a déjà dévoré Tama ! Oh mon Dieu, j'aurais dû prévenir papa... Alors qu'elle recule pour aller chercher de l'aide, la porte s'ouvre sur une tête échevelée. Tama se frotte les yeux comme s'il émergeait d'un profond sommeil.

— Mais qu'est-ce... Qu'est-ce que tu, vous, euh...

Le dragon se faufile entre les jambes du garçon et darde une petite langue fourchue en direction de Natalie. Sa peau a pris une teinte rouge, presque noire, et ses griffes acérées s'agitent d'une façon jugée très déplaisante par la jeune fille.

— Papa, je veux dire le Capitaine, a ordonné à tout le monde de se défendre contre... Contre ces bêtes-là, achève-t-elle en pointant le reptile du doigt. Avec des armes à feu. Je t'ai vu le porter dans le couloir, j'ai pensé te prévenir, au cas où...

— Au cas où quoi ? Au cas où je sois en train de me faire manger par Morfale ? répond Tama, interloqué.

— Tu lui as donné un nom ? « Morfale », franchement, tu n'aurais pas pu trouver pire ? Et puis, as-tu la moindre idée du genre de créature dont tu t'occupes, là ? Il faut qu'il quitte le navire, sinon nous allons tous mourir, et ce sera de ta faute ! C'est un animal est dangereux, et... Et puis mince, je ne sais même pas pourquoi je te dis ça, tu n'en as visiblement rien à faire !

— Mais qu'est-ce que tu racontes, Natalie ? De quoi tu me parles ?

— La plateforme de ravitaillement, il y a deux mois, tu te rappelles ? Elle a sombré dans la mer à cause d'une sorte de lichen verdâtre qui s'est répandu partout et a détruit toute la machinerie ! Et papa pense que ces reptiles sont liés à la mousse !

Tama jette un bref coup d'œil de chaque côté du couloir avant d'attirer Natalie dans sa cabine. Il referme alors la porte sur elle, assommant à moitié Morfale au passage. L'animal va se cacher sous le lit en couinant

de protestation. Tama bloque le verrou d'un geste sec.

— Pourquoi es-tu là, franchement, Natalie ? J'ai toujours cru que je n'existais pas à tes yeux, et pourtant tu sais où se trouve ma chambre. Tu peux m'expliquer ? J'ai l'impression que cette histoire de dragon n'est qu'un prétexte, non ?

— Et moi je pensais que tu m'aimais bien. Pourquoi tu me bouscules comme ça ? En plus, tu me cries dessus alors que je suis venue te prévenir, bougonne la jeune fille en croisant les bras.

Tama pousse un profond soupir et se masse les tempes du bout des doigts.

— Excuse-moi. Tu as raison, je ne suis pas poli et ce n'est pas comme ça que je rêvais de notre première rencontre dans ma cabine. Reprenons à zéro. Pourquoi le Capitaine pense-t-il qu'il y a un lien entre les Oilards et la mousse ?

— Les quoi ? l'interroge Natalie avec des yeux ronds comme des soucoupes. Mais ce sont des dragons, tu n'en as donc jamais entendu parler ?

— Je n'ai pas accès à la bibliothèque privée de l'Insoumis, moi... Mais Natalie ne l'a pas écouté. Son cerveau a fait machine arrière et est revenu à la phrase précédente de Tama.

— Attends, qu'est-ce que tu as dit ? « Ce n'est pas comme ça que je rêvais de notre première rencontre dans ma cabine » ? Je ne te connaissais pas ce petit côté fleur bleu ! Mais alors, ça signifie que tu m'aimes un petit peu ?

Cette fois, c'est au tour du jeune homme de ne pas avoir écouté. Il observe Morfale, dont seule la tête dépasse de sous le lit.

— Tu sais, Natalie, j'ai l'impression qu'il me parle, quand il me regarde droit dans les yeux comme ça. Je crois qu'il veut me dire quelque chose, mais je n'arrive pas à comprendre quoi...

Natalie lève les yeux au ciel, désespérée. Elle ne s'est jamais sentie aussi humiliée. C'est la première fois qu'elle est confrontée à un garçon de son âge qui préfère s'intéresser à un animal plutôt que de l'admirer, elle. Elle prépare dans sa tête des paroles blessantes, mais des coups de poing à la porte ne lui laissent pas le temps de les prononcer.

— C'est moi, Thobias le Maître d'équipage, hurle une voix de l'autre côté de la fine cloison. Ouvre tout de suite, Tama !

L'homme baisse sa torche à plasma, découragé. Il a beau faire, la mousse verte revient sans cesse se nicher dans tous les recoins possibles et imaginables. Cela rend particulièrement pénible son travail de nettoyage et l'empêche de relancer la machinerie à pleine puissance. Un peu plus loin, juché sur un gros tas de charbon, un dragon l'observe comme s'il le mettait au défi. La deuxième bête que les marins ont repérée s'étire, le corps lové contre les fourneaux de la chaudière.

— Alors, Marcus, tu arrives à quelque chose ?

— Ils seront bientôt de retour avec les appâts, les autres ? Réponds Marcus sans prêter attention à la question. M'est avis que tant que ces saloperies de reptiles seront dans le coin on ne pourra rien nettoyer par ici. Il faut qu'on s'en débarrasse, et vite.

Du remue-ménage à l'entrée de la pièce le fait se retourner. Deux hommes solidement bâtis apportent un sac rempli de victuailles qu'ils déposent rapidement au fond d'une cage en métal. Déjà, les deux dragons approchent, le museau pointé vers cette manne providentielle.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demande l'un des manutentionnaires à Marcus.

— Reculez, mais soyez prêts à refermer la cage lorsqu'ils y seront tous les deux.

Marcus a sorti un pistolet de sa ceinture, mais il le tient caché derrière son bras de peur d'alerter les bêtes. À côté de lui, un autre marin se saisit d'un fusil posé sur une caisse. Les deux armoires à glace contournent les dragons à mesure qu'ils se rapprochent du piège. Attirés par la viande, ils en oublient toute prudence et trottent droit devant eux sans plus prêter attention aux humains qui les entourent. De rose pâle, la couleur de leur peau est devenue presque blanche et leurs yeux se sont arrondis, comme s'ils étaient surpris d'être aussi chanceux.

Le premier d'entre eux va pénétrer dans la cage lorsqu'un soudain vacarme lui fait dresser les oreilles et se figer, une patte en l'air. Une caisse à outils a dégingolé d'une armoire, poussée par une troisième bête à la peau rouge-vif. Il bouscule ensuite Marcus dans le dos en planant en direction de ses congénères, ailes largement déployées. Le marin, surpris, lâche son arme qui tombe dans un bruit de tonnerre. Il n'a même pas le temps de comprendre ce qu'il se passe que le reptile rouge de fureur

revient sur lui et le percute en plein thorax, l'envoyant s'écraser au sol. Le dragon tourne quelques secondes au dessus de Marcus avant de se poser sur lui, sa langue fourchue goûtant le visage de l'homme. Il reste sans bouger pendant quelques secondes qui semblent s'étirer à l'infini, comme un chewing-gum au goût de cendre, lorsqu'une deuxième détonation claque dans le silence.

Lentement, comme à regret, la bête bascule sur le côté, la tête explosée. Marcus se relève vivement après avoir ramassé son pistolet. À côté de lui, le marin responsable du coup de feu comprend ce qu'il vient de faire et il se tient pétrifié, l'arme dans les mains, hésitant.

De l'autre bout de la pièce leur proviennent des grognements sourds, le crissement de griffes sur le métal. Le corps des deux derniers dragons est devenu sombre comme la nuit et leur gueule s'ouvre largement sur des crocs tranchants. Ils observent les humains, les yeux étrécis, les pattes arquées, le dos agité de frémissements. Ils vont attaquer, se dit Marcus en armant son pistolet.

Alors que Tama s'apprête à ouvrir à Thobias, Morfale racle ses griffes sur le sol. Le dragon est sorti de sous le lit et s'est tourné vers l'une des cloisons, le dos arqué, les ailes à moitié dépliées.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Tu as senti un danger ? l'interroge Tama, tandis que les coups de poing redoublent contre la porte.

Tama choisit d'ignorer le vacarme produit par le Maître d'équipage qui commence à lui débiter ses insultes favorites, pour se concentrer sur le léger sifflement émis par le reptile. Il lui caresse la tête avec douceur et Morfale se calme. Son corps, qui s'assombrissait un peu plus chaque seconde, redevient rouge pâle et sa langue cesse de s'agiter. Le dragon pousse un ronronnement discret lorsque Tama lui gratte le ventre.

Un nouveau coup à la porte manque de la faire sortir de ses gonds et Natalie se saisit de la poignée après avoir ouvert le verrou.

Le Capitaine Mecker pénètre dans la salle de commandement. Mecker a l'habitude que le silence le plus complet l'accueille où qu'il aille, mais le chaos est tel que c'est à peine si sa présence est remarquée. Une dizaine d'hommes d'équipage s'agglutine autour du poste radio, tentant en vain de rétablir le contact avec le Vert Galland.

— Que chacun reprenne sa place ! hurle Mecker d'une voix forte. Un brusque mouvement de panique anime la pièce. On aurait dit une volée de moineaux dérangés par un chat sauvage. Un unique marin reste assis face à la radio.

— Que se passe-t-il, Ishida ? lui demande Mecker.

— Nous n'avons plus de nouvelles du Vert Galland depuis qu'ils nous ont envoyé un message de détresse, il y a un peu plus de vingt minutes. Lors de nos derniers échanges, ils nous ont parlé de reptiles et de mousse verte. L'équipage est inquiet.

— Et l'équipage a raison. Mais tout n'est pas encore perdu. Les Dragons ne peuvent vivre qu'en altitude, nous allons donc plonger sous la couche nuageuse et désactiver le champ de force l'espace de quelques instants. Cela devrait suffire à nous débarrasser de ces sales bêtes.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites, mon Capitaine ? l'interroge Ishida.

— À l'époque où les premiers reptiles sont apparus, lui répond Mecker, je me suis beaucoup intéressé à ces créatures du diable. J'ai remarqué que les seuls navires à avoir pu réchapper d'une invasion semblable sont ceux qui se sont rapprochés de la surface de l'océan. Il y a forcément un lien.

— Mon Dieu, regardez ça ! s'exclame un marin en pointant du doigt un écran de contrôle.

La coque du Vert Galland, éventrée par plusieurs explosions successives, a pris feu en de nombreux points. Le bateau pique dangereusement vite en direction du sol. Peu après, ses hélices s'arrêtent de tourner et les nuages l'engloutissent en quelques secondes. Le champ de force du vert Galland émet un ultime scintillement lorsqu'il heurte avec violence celui de l'Insoumis. Puis il disparaît, laissant le navire à la merci des éléments. Autour du Capitaine Mecker, l'équipage entame la procédure de descente dans le plus grand silence.

— Tama ! Laisse-moi entrer tout de suite, je te dis, sinon je défonce tout. Tu m'entends ?

Au moment où il va mettre sa menace à exécution, Natalie lui ouvre. Le Maître d'équipage apparaît dans l'embrasure de la porte, le poing levé et le visage congestionné d'avoir trop crié.

— Qu'est-ce qui se passe, Maître Thobias ? lui demande Tama, étonné.

Une main énorme s'abat sur son épaule, le faisant lâcher Morfale. Thobias colle son visage contre celui du jeune homme et lui souffle à la figure son haleine chargée d'alcool.

— Fais pas le malin, Tama, grogne Thobias. Tu as été vu avec une de ces saloperies de créatures du diable. Tu le caches même chez toi. Je savais que tu en tenais une couche, mais je ne pensais pas que c'était à ce point là !

Thobias les fait tous deux sortir de la cabine. Natalie prend Morfale dans ses bras après lui avoir donné un biscuit. Le dragon ronronne, le corps rose bonbon, presque blanc, la tête calée sous la poitrine naissante de la jeune fille. Tama en a le souffle coupé. Il se sent jaloux du reptile. Il voudrait que ce soit lui qui profite du doux renflement des seins de Natalie plutôt que cet animal totalement inconscient de sa chance insolente !

— Bien, marmonne Thobias en entourant les épaules de Natalie avec son énorme bras et déclenchant par la même occasion une nouvelle bouffée d'hormones chez Tama. Toi aussi, je te cherchais. Tu vas nous accompagner gentiment avec cette bête immonde. Et pas d'entourloupes, j'en ai vu d'autres avec les gamins du bord, croyez-moi Votre Altesse.

Sans répondre, Natalie emprunte le couloir que lui désigne le Maître d'équipage. Trois hommes armés de fusils les y attendent. Ils progressent dans la coursive longeant la coque du Galion lorsqu'ils entendent le bruit d'une série de détonations violentes, suivies d'un choc sourd qui ébranle tout le bâtiment. Tama se précipite au hublot le plus proche et pousse un cri d'effroi.

— Le Vert Galland est en flammes !

Thobias l'écarte brutalement et se colle à son tour le nez au hublot en jurant. La Frégate qui les accompagnait depuis deux mois est secouée par des explosions de plus en plus dévastatrices et pique vers le bas, irrésistiblement. Ses hélices cessent de fonctionner l'une après l'autre et le bateau s'enfonce dans les nuages noirs.

Tama a tout juste le temps de voir le champ de force du Vert Galland scintiller une dernière fois en se frottant à celui de l'Insoumis avant qu'il

ne s'éteigne comme une bougie soufflée par un brusque coup de vent. Plusieurs créatures volantes s'éloignent du Vert Galland. Des dragons ?

— On va tous crever ! se lamente Thobias en tombant à genoux, les mains jointes devant son visage.

Morfale profite de l'inattention générale pour se faufiler hors des bras de Natalie et disparaître rapidement dans la pénombre du couloir, ses ailes largement déployées. Tama se lance à sa poursuite suivie par Natalie, laissant sur place un Thobias continuant de se signer avec frénésie. Tama et Natalie sont bientôt devancés dans leur course par les trois hommes armés de fusils.

— On se dirige vers l'hélice ! s'écrie Natalie dans le dos de Tama. Ce n'est pas par là que tu l'as trouvé ?

— Comment tu le sais, tu m'espionnes ?

Natalie ne répond pas. « Si tu étais moins aveugle aux sentiments des autres, je n'aurais pas eu besoin de me cacher ! » a-t-elle envie de crier, mais sa langue reste collée à son palais et les mots ne sortent pas.

Entre temps, le dragon s'est réfugié sur le pont. Au pied de l'échelle, les murs sont recouverts d'une épaisse gangue de mousse. Natalie pousse un grognement de dégoût et agrippe le bras de Tama en frissonnant.

— C'est quoi, ce truc, Tama ?

Au moment où un deuxième marin prend pied sur le pont de l'hélice, un choc violent ébranle le Galion. Par le hublot, Tama voit les nuages s'approcher dangereusement puis les engloutir dans un déferlement d'éclairs. Si la situation n'était pas aussi tragique, le garçon aurait trouvé merveilleusement beau le spectacle du tonnerre parsemant d'étincelles irisées le champ de force qui protège encore l'Insoumis.

Juste avant une nouvelle secousse, Tama s'accroche d'une main à un barreau et de l'autre il attire Natalie à lui, leur évitant à tous deux de s'écrouler au sol. En haut, des détonations claquent, des bruits de lutte s'achèvent dans un gargouillis étrange, un râle d'agonie à peine audible. Le dernier marin est resté figé en bas, le doigt sur la gâchette. Lorsqu'il se décide à son tour à gravir l'échelle, le Galion est animé de tremblements de plus en plus violents. Dehors, les cumulus zébrés d'éclairs défilent comme autant de cicatrices livides.

Heureusement, le champ protecteur tient bon et les coups de butoir de la tempête qui fait rage s'évanouissent dans le ciel, inoffensifs, sans

pouvoir frapper de toute leur puissance la coque de l'Insoumis. Mais lorsque le navire sort enfin de la couverture nuageuse, c'est pour mieux se précipiter vers l'océan qui s'étend à perte de vue. À cette vitesse, heurter les eaux tumultueuses aurait le même effet que de s'écraser sur une montagne. Tama espère soudain que le Capitaine parviendra à redresser leur course avant qu'il ne soit trop tard. Lui qui n'a jamais cru en Dieu se surprend à prier avec ferveur.

Sans réfléchir, il agrippe le premier barreau de l'échelle qui mène à l'hélice et se met à grimper. Le Galion est ballotté de tous côtés et Tama doit s'accrocher avec une telle force que les phalanges de ses doigts blanchissent. Il ne prête pas la moindre attention aux questions angoissées de Natalie et continue de monter vers le pont. Lorsqu'il y parvient enfin, un marin immobile au sol le fixe avec un vague air de reproche. Son sang jaillit de sa gorge en longs jets saccadés. Morfale se tient sur son ventre, se passant une langue fourchue sur le museau. Son corps est devenu tellement noir qu'il absorbe la lumière et diffuse autour de lui une aura de sombre violence. Sans regarder Tama, il crache sur l'homme qu'il vient de tuer une épaisse mousse verte. Le marin en est bientôt complètement recouvert et deux autres monticules semblables, un peu à l'écart, attirent l'attention de Tama.

— Tu les as tués... souffle le garçon, horrifié.

Derrière lui, Natalie franchit à son tour l'écouille et se fige.

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il s'est passé, Tama !

Ce dernier se retourne pour lui dire de fuir, mais il est trop tard. Le dragon bondit, volant au-dessus de la tête de Tama pour atterrir sur les épaules de Natalie. Il l'envoie bouler sur le sol où il l'immobilise en se juchant sur son dos.

— Morfale, non ! s'écrie Tama.

Celui-ci semble hésiter. Ses écailles s'éclaircissent quelques instants avant de s'assombrir à nouveau. Gueule béante, il siffle d'un air menaçant en direction de Tama lorsque celui-ci fait mine de s'approcher.

Puis, subitement, le dragon se tourne vers le ciel. Quelques battements d'ailes le soulèvent du sol et il reste immobile, le corps tendu à l'extrême comme s'il n'attendait plus qu'un signal avant de s'élancer. Tama le voit frémir, les naseaux largement ouverts. Une brise légère s'est levée, balayant le pont par intermittence.

— Le champ de force ! s'exclame Tama, terrorisé à l'idée qu'il s'éteigne brusquement, les laissant à découvert. Les rafales auraient tôt fait de les arracher au Galion. Il s'imagine déjà lui et Natalie tourbillonnant dans le vide, tombant comme des pierres jusqu'à heurter la mer à pleine vitesse, tous les os pulvérisés sous le choc... Il en frémit d'horreur.

— Natalie, rentre dans le bateau ! s'écrie-t-il. Mais sa voix est couverte par une nouvelle bourrasque qui le déséquilibre et l'envoie au sol. Il s'écroule juste à côté du corps de l'un des marins tués par Morfale.

Lorsqu'il se redresse, la jeune fille rampe en direction de l'écoutille. Elle avance vers

***“Elle avance vers leur
unique planche de
salut,”***

leur unique planche de salut, centimètre par centimètre. Au dessus de leur tête, Morfale ne fait plus du tout attention à eux. Ses ailes battent de plus en plus vite, devenant presque invisibles et produisant un sifflement aigu à la limite du supportable.

Enfin, les pieds de Natalie se posent sur les premiers barreaux. Le vent se prend dans sa robe jusqu'à qu'elle soit parvenue en bas de l'échelle. Tama entame à son tour la descente lorsqu'il voit le champ de répulsion clignoter à plusieurs reprises. De violentes rafales s'engouffrent aussitôt qui manquent de peu d'emporter le jeune homme avec elles.

Au dessus de lui, Morfale s'élance comme une fusée. Il est rejoint peu après par des dizaines d'autres reptiles de toutes tailles qui jaillissent des quelques hublots encore ouverts du Galion. Ils s'agglutinent à quelques mètres de la sphère de protection qui englobe le navire en battant des ailes en cadence. Quelques secondes plus tard, le chatoiement irisé vacille à nouveau pour finalement s'éteindre pour de bon, laissant les dragons disparaître dans les nuages.

Au même instant, Tama bondit à travers l'écoutille, les deux mains agrippées au volant intérieur de fermeture. Il lui faut tout son poids pour la maintenir en position, luttant contre la force du vent qui se déchaîne sur le Galion. Lorsqu'une série de barres métalliques se met en place et bloque définitivement l'accès, Tama reprend pied sur l'échelle et saute à terre aux côtés de Natalie.

— Cramponnez-vous ! éclate la voix de Mecker à travers un haut-parleur. Nous avons détecté un ban de terre et nous essayons de nous orienter dans sa direction ! Les réacteurs auxiliaires vont être activés et l'Insoumis ne mourra pas ! hurle-t-il comme un dément, un possédé. En se penchant en avant, Tama repère l'île mentionnée par le Capitaine. Elle semble minuscule, vue de cette hauteur. Mais elle grossit rapidement, emplissant bientôt tout l'horizon. Tama se précipite sur Natalie au moment où des œilletons métalliques recouvrent les hublots, les protégeant de la force de l'ouragan qui menaçait de réduire en miettes leur vitrage pourtant épais. Après quelques secondes d'une accalmie temporaire, le navire perd à nouveau brutalement de l'altitude, envoyant Tama dans les bras de Natalie. Ils roulent tous deux au sol et heurtent plusieurs fois les cloisons avant de parvenir à se cramponner à l'échelle.

— Lancez les moteurs auxiliaires, rétablissez le champ de répulsion ! ordonne le Capitaine d'une voix redevenue normale, presque sereine.

Avec un crissement sinistre, comme si un insecte géant avait soudain agrippé le Galion avec ses griffes et tentait de le retenir avant qu'il ne s'écrase, les réacteurs se mettent en marche les uns après les autres. Tama et Natalie sont plaqués à terre par le poids de la gravitation, toujours enlacés et n'osant pas se lâcher. Les tuyères de propulsion crient leur douleur tandis qu'elles ralentissent peu à peu la chute de l'Insoumis, mais sans parvenir à empêcher la coque de percuter le sol avec violence puis le racler sur plusieurs centaines de mètres. Tama et Natalie imaginent déjà la terre rocailleuse ouvrir le navire en deux comme une vieille noix pourrie. Mais le champ de force qui les protégeait du vent et du froid, au-dessus des nuages, évite à la proue d'éclater lorsqu'elle heurte de plein fouet la base d'une falaise. Le Galion interrompt sa course folle dans un dernier soubresaut. La sensation de chute a disparu, laissant place à un calme étrange, irréel. Pourtant, une sirène stridente, assourdissante, retentit soudain. Ça ne sert plus à rien de crier comme ça maintenant que c'est fini, stupide alarme, songe Tama avant de se laisser retomber au sol, nerveusement épuisé. Sur une impulsion, Natalie lui saisit le visage à deux mains et l'attire vers le sien. Elle écrase ses lèvres sur celles de Tama, fait glisser ses mains sous le pull du jeune homme et enfonce ses ongles dans la chair de son dos. Puis

elle s'écarte, se jette à genoux et se met à rire. Tama la regarde sans réagir l'espace de quelques secondes. Puis il laisse éclater sa joie à son tour, sans pouvoir s'arrêter. Comme si toute la tension ressentie pendant la catastrophe cherchait à tout prix à sortir, à s'enfuir de leur corps par tous les moyens.

— Vivants, nous sommes vivants ! hurle Tama d'une voix rauque.

— Oui, Tama, nous sommes sauvés ! approuve Natalie, pleurant et riant à la fois.

Elle se jette à nouveau dans les bras de Tama, les envoyant tous deux rouler au sol. Prise d'une frénésie jubilatoire, elle inonde son visage et ses lèvres de baisers. Après avoir défilé à toute allure sous leurs yeux, le temps, semble se figer. Pourvu que cet instant dure éternellement, songe Tama en répondant maladroitement à l'étreinte de Natalie.

Ils sont seuls dans l'Univers, égarés dans les nuages blancs de leur septième ciel.

Ils sont vivants.

Le Capitaine Mecker observe les travaux de réparations de la coque depuis le bastingage du pont inférieur. Les dégâts ont été moins importants que ce qu'il craignait, le champ de force ayant pu être redéployé à temps. Parmi les passagers et l'équipage, côtes cassées et contusions plus ou moins graves sont le lot commun, mais il n'y a pas la moindre victime si l'on excepte celles causées par les dragons. Un véritable coup de bol selon Turner, songe Mecker. Lui-même ne croit pas à la chance. Il croit en lui.

Et les faits semblent lui donner raison : une dizaine de reptiles ont été retrouvés sans vie dans le Galion. À l'exception de l'un d'entre eux, tué par balle, ils sont tous morts le torse éclaté. Cela confirme les soupçons du Capitaine : ils ne peuvent survivre en dessous d'une certaine altitude. Leurs corps ont été brûlés à l'écart, en contrebas d'une colline. Les volutes de fumée se distinguent clairement dans le ciel sans nuage. Et le soleil baigne les passagers, comme s'il voulait faire disparaître au plus vite de leur mémoire les images encore trop vivaces de la catastrophe à laquelle ils viennent tous de réchapper.

Un doute accable pourtant Mecker, en cet instant où il devrait avoir toutes les raisons de se réjouir. Au loin, il distingue la frêle silhouette du

jeune mousse, Tama, qui accompagne les équipes de bûcherons chargées de ramener du bois de la forêt voisine. Un travail pénible lui a été confié. À cette idée, un léger sourire éclaire le visage de Mecker. Puis, il se redresse dans la direction du soleil, la main en coupe devant ses yeux. Ses pensées lui pèsent comme le boulet d'un bagnard. Non, il ne croit pas à la chance, car il estime n'en avoir nullement bénéficié aujourd'hui. Il revoit Tama, le mousse maladroit et empoté, en train d'enlacer sa fille. Il a assisté à toute la scène à travers l'iris d'une caméra de surveillance. Et ce souvenir lui brûle l'esprit au fer rouge.

Le crayon de papier qu'il tient trop serré entre ses doigts se casse en deux avec un claquement sec. Il le jette sur le pont et retourne diriger les opérations depuis le poste de commandement. Toutes ces années à la barre de l'Insoumis, à lutter sans cesse contre les éléments, à jongler avec les peurs et les espoirs de l'équipage, à calmer les colères et les caprices de passagers habitués à une vie plus luxueuse, lui ont appris qu'il ne servait à rien de précipiter le cours des événements.

Patience, songe le Capitaine Mecker, en caressant du plat de la main la crosse de son pistolet. Patience.